

**PAX**

**23 - Janvier 1963**

**ABBAYE  
DE LANDEVENNEC**

P A X n° 53  
14<sup>e</sup> ANNÉE — JANVIER 1963

SOMMAIRE :

L'Église se construit.....	1
Le prophète Amos L. Soubigou.....	3
St-Maxime.....	8
La Congrégation Bavaroise.....	12
Bénédiction 1 <sup>re</sup> pierre de l'Église.....	19
Chronique.....	22
Le T. R. P. Odon Jouffrey.....	26
Bibliographie.....	29

L'ABONNEMENT

Ordinaire : 4 F. — de soutien : 8 F.  
Se renouvelle à la réception du n° de Janvier

H. GOUGAY, Abbaye Saint-Guénolé  
Landévennec (Finistère)  
C. C. P. 1145-34 Rennes

L'ÉGLISE  
QUI SE  
CONSTRUIT

**I**L en est une qui se construit chaque jour sous nos yeux au monastère. Le contact quotidien avec le chantier est d'abord pour nous une expérience humaine qui ne saurait nous laisser insensibles. Certains des ouvriers ont dû quitter leur foyer dès six heures du matin et n'y rentreront guère avant huit heures du soir. Toute la journée ils auront travaillé dur, parfois dans la boue, sous la pluie. Ils acceptent simplement, vaillamment leur sort. Ne faut-il pas gagner le pain de la famille ? C'est la loi du travail.

Et nous pensons à notre condition de moines. Le travail est la première des pénitences de l'homme pécheur. Hommes, pécheurs, nous le sommes. Et la vie monastique est en outre profession de pénitence, de pénitence volontaire et aimante à la suite du Christ. Combien nous nous sentons étroitement solidaires de nos frères les travailleurs !

La marche progressive du chantier est encore pour nous une invitation quotidienne à la foi et l'action de grâces envers la divine Providence. C'est sur Elle que nous avons misé. Elle ne nous a pas fait défaut jusqu'ici. Déjà, en effet, que de gestes émouvants de la part de nos amis, des prêtres et des fidèles de chez nous ! Comment rendre effective la reconnaissance que nous voulons témoigner à Dieu et à nos bienfaiteurs ?

Et voici que la vue du chantier de notre église nous fait penser à un autre chantier : celui de l'Église du Christ. Car l'Église se construit sans cesse. Nous en sommes tous les pierres vivantes. Et il dépend de nous que l'édifice monte chaque jour.

L'apôtre St Paul aimait à parler aux chrétiens de Corinthe et d'Ephèse de ce temple spirituel que nous avons à construire. Et il leur disait : « Que chacun prenne garde à la façon dont il bâtit. »

Il s'agit d'abord de faire en sorte que l'édifice repose sur de solides fondations. « De fondations nul n'en peut poser d'autres que Jésus-Christ. » C'est sur Lui que nous avons à bâtir.

## AMOS LE PROPHÈTE DE LA JUSTICE DE DIEU

AU TEMPS DE L'INSOUSIANCE, QUAND  
L'ORAGE MENACE DANS LE LOINTAIN.

DEPUIS un siècle et demi, dès la mort de Salomon (932), les dix tribus du Nord avaient fait sécession des deux tribus du Sud. Celles-ci, avec Jérusalem pour capitale, constituèrent le royaume de Juda, tandis que le Nord formait un autre état, appelé tantôt le royaume de Samarie (du nom de sa capitale), tantôt encore Israël (autre nom de Jacob), Ephraïm ou Joseph (en raison des groupements ethniques). A l'époque qui nous occupe, Amos (763-740 avant le Christ), homme du Sud (un judéen), exerce son ministère dans la région du Nord (le royaume d'Israël) dont le souverain prestigieux s'appelle Jéroboam II (786-746).

On saluait en lui un nouveau David : l'affaiblissement temporaire de l'Assyrie avait permis à ce roi entreprenant d'engager des campagnes victorieuses contre les peuples voisins. Il en était résulté un élargissement des frontières et une paix propice au commerce international. Les vingt dernières années de ce règne de quarante ans se signalèrent par une prospérité inouïe. L'apogée politique et économique se situerait vers 765, peu avant l'entrée en scène d'Amos.

Celui-ci, venu de sa campagne judéenne, est frappé du luxe des demeures dans la capitale septentrionale et de la vie joyeuse qu'on y mène. Dans les palais lambrissés d'ivoire, tandis que les hommes s'enivrent au son d'une musique délicate, les grandes dames font étalage de leurs bijoux et de leurs richesses timentaires. Pour couvrir ces dépenses somptuaires, on n'hésite pas devant les fraudes commerciales, les exactions de tout genre et l'oppression des pauvres.

La conscience s'endort. On affecte de croire qu'une religion exprimée par des rites solennels suffira à se garantir contre les coups de la Providence.

Pourtant, de sérieux avertissements sont venus enseigner aux hommes l'instabilité de toute chose. Amos rappelle les éclipses de soleil (totale le 9 février 784, partielle le 15 juin 763), un récent tremblement de terre (vers 761), des épidémies (en 765 et 759), une grande disette consécutive à la sécheresse.

La peste et la famine n'ont pas encore été accompagnées de la détresse d'une guerre perdue. Mais en pleine paix, et près de quarante ans à l'avance, Amos prédit la fin prochaine du royaume de Samarie sous les coups de l'invasisseur assyrien.

Et quelle sera la qualité des matériaux que nous emploierons ? Quelles seront la pureté, l'intensité des sentiments qui nous animeront ? Il peut y avoir tant de degrés dans notre foi, notre confiance, notre amour. Dieu, nous dit l'apôtre, éprouvera la valeur de notre construction. Puissions-nous avoir bâti solide !

Construire l'Eglise, c'est travailler ensemble : chacun dans sa condition, à sa place déterminées, comprenant la différence des dons et des services, sensibilisés les uns aux autres, nous soutenant les uns les autres, conscients et heureux de collaborer à l'avancement de l'édifice qui sera l'œuvre de tous.

Ce qui importe essentiellement c'est que nous ne nous arrêtons jamais, par mollesse ou par découragement, dans notre effort de construction. Car il faut que l'édifice monte, monte toujours. Et jusqu'où le divin Architecte a-t-il décidé de le faire monter ? Jusqu'à ce que St Paul appelle « la Plénitude du Christ », c'est à dire la réalisation parfaite de son Règne en nous, en tous, en tout.

Il nous semble que nous ne saurions mieux témoigner notre reconnaissance à Dieu et à nos bienfaiteurs qu'en nous efforçant de construire, chaque jour de notre mieux, l'édifice spirituel que Dieu nous demande, à nous moines, de construire, en voulant faire de nos âmes, de notre monastère, de véritables « maisons de Dieu ». Agir de la sorte ce sera, croyons-nous, contribuer efficacement à la construction de ces édifices spirituels que sont vos âmes, vos foyers, vos paroisses, vos diocèses. Ce sera travailler à l'édification de l'Eglise. Car il ne s'agit que d'Elle, en définitive.

Pensons à l'étape décisive que représente dans sa construction l'époque actuelle du Concile. Puissions-nous tous ensemble aider l'Eglise à se bâtir et à bâtir le monde sur le Christ !

Ce vœu résume les vœux de bonheur que nous formons pour vous, chers lecteurs et amis, au seuil de la nouvelle année.

LE PÈRE ABBÉ.

## LE PROPHÈTE PAYSAN.

Celui qui dévoile avec tant d'audace les sombres perspectives d'un avenir terrifiant n'est pas un prophète professionnel. Il n'a pas été formé à sa mission religieuse par une discipline reçue d'un prophète patenté ; de plus, il ne fait pas métier de rendre des oracles pour la découverte des objets perdus, pour rassurer ou inquiéter les gens devant les incertitudes de leur destinée personnelle. Il n'est ni directeur de conscience des particuliers ni fonctionnaire de la cour. Il n'a fréquenté que la campagne, et c'est à Dieu seul qu'il doit sa vocation et sa première préparation d'âme.

Il gardait les troupeaux sur le plateau judéen, disputant au besoin à un lionceau furieux les restes d'une brebis dévorée, afin de pouvoir se justifier de la perte de l'animal commis à ses soins. Ou bien, descendant jusque dans la vallée, il pinçait les figes nouvelles du sycamore pour en hâter la maturation.

« *Je ne suis ni prophète (professionnel) ni disciple de prophète. Je suis berger et je traite les sycamores. Dieu m'a pris derrière le troupeau et il m'a dit : Va prophétiser à mon peuple !* » (VII, 14-15). Dieu a rugi dans l'âme terrifiée d'Amos. « *Le lion a rugi, qui ne craindrait ? Dieu a parlé, qui ne prophétiserait ?* » (III, 8).

Venu de Thécoa (bourgade située à 9 km. au sud de Bethléem), ce prophète paysan dont le nom signifie fardeau ou portefaix, aborde avec des yeux étonnés et scandalisés la grande capitale du Nord (Samarie) et le sanctuaire royal de Béthel, que les rois d'Israël ont édifié chez eux pour empêcher leur peuple d'aller jusqu'en Juda, à Jérusalem, adorer Yahvé.

On ne connaît presque rien des épisodes d'un ministère qui fut sans doute rempli de mille péripéties. On se doute pourtant des violentes oppositions que dut rencontrer ce trouble-fête, lorsqu'il admonestait vertement « *les buveurs d'Ephraïm* » (les puissants du jour) et « *les vaches de Basan* » (les grandes dames de la haute société). Il inquiétait au point de vue social, en condamnant des abus invétérés ; au point de vue politique, en prédisant le massacre, la capitulation et la déportation.

Dans le domaine religieux, il dénonçait (mais sans y insister beaucoup) certaines tendances aberrantes portant vers l'idolâtrie ou les déviations sensuelles. Il fulminait plutôt contre l'hypocrisie des cœurs, la piété tout apparente d'un culte extérieur devenu formaliste. Il dissipait les illusions quasi-superstitieuses sur l'Alliance de Dieu avec son peuple : on lui attribuait une efficacité presque magique, sans vouloir se rappeler que les splendides promesses du Seigneur postulaient, comme contre-partie, une grande fidélité dans l'accomplissement de la Loi. Si la Communauté du peuple abuse de la grâce de l'élection divine, elle sera punie, en dépit des âmes justes qui y vivent dans l'amour de Dieu.

Un seul fragment biographique en prose (VII, 10-15), rédigé sans doute par un disciple du prophète, nous a été conservé. Il relate un épisode central dans le ministère d'Amos, alors qu'il est parvenu à la célébrité. Un jour, au sanctuaire royal de Béthel, Amos avait réitéré ses menaces contre le peuple d'Israël. Le grand-prêtre Amasias le prit de très haut. Tandis qu'il transmettait au roi Jéro-

boam (en les corsant peut-être) les propos d'Amos, dans lesquels il décelait le double crime de lèse-nation et de lèse-majesté, Amasias chassa du sanctuaire le prophète indésirable. Que ce judéen aille donc, s'il le veut, vendre ses oracles dans sa patrie ! Mais qu'il ne souille plus de sa présence et de ses vitupérations le sanctuaire du roi ! La réponse d'Amos (VII, 16-17) est foudroyante : la calamité nationale atteindra Amasias sans rémission, dans sa personne, sa famille et ses biens. Quant à Amos, il continuera de prophétiser, sans y trouver d'avantages matériels et uniquement pour obéir aux exigences de sa vocation.

## LES ORACLES D'AMOS.

On doit retrouver dans l'œuvre d'Amos des traces de son origine paysanne. On a relevé chez lui 55 termes agricoles, sans compter 48 noms de plantes et d'animaux. Il nous fait assister aux scènes de la vie rurale : la moisson qui monte est menacée par la rouille et la nielle, par la sécheresse ou les sauterelles ; mais les gerbes mûries sont transportées sur de lourds chariots pour le battage du blé ; le vigneron se prépare aux vendanges ; on se garantit contre les oiseaux, que l'on prend au filet. En fuyant le lion, on rencontre l'ours et rentré à la maison, on trouve le serpent caché sous la pierre. Après la lumière brûlante du jour, la nuit étoilée offre ses constellations à la contemplation du méditatif.

Mais ce paysan suscité par Dieu pour devenir prophète, s'est procuré en temps voulu la culture religieuse et littéraire nécessitée par son nouveau destin. Car on le voit couler ses oracles, généralement brefs et incisifs, dans une forme et selon des schémas qui supposent derrière eux une longue tradition déjà bien fixée. Amos, le premier prophète-écrivain que nous connaissions, imite ses prédécesseurs ignorés de nous, comme il sera suivi lui-même par tous ceux qui, après lui, utiliseront le genre prophétique.

De petits oracles rythmés et scandés, souvent encadrés par des formules stéréotypées ou des sortes de refrains, sont plus faciles à composer, à retenir de mémoire et à débiter de nouveau, surtout s'ils obéissent à des lois internes de développement, avec des mots de rappel, des expressions mises en parallélisme ou des images traditionnelles. De même, des mots et des idées chers à la tradition prophétique se rencontrent chez Amos avec un air d'antiquité déjà vénérable : « oracle de Yahvé, Jour de Yahvé, Reste d'Israël ». Et aussi le genre convenu des oracles contre les Nations, le complexe « crimes et châtements », l'opposition partielle entre prophètes et prêtres au sujet de la sincérité intérieure dans le culte rendu à Dieu.

Amos fut un orateur. Prononcés de vive voix, ses oracles plus ou moins improvisés et peut-être soumis à une révision ultérieure, ne se sont conservés qu'en partie et d'abord par transmission orale, jusqu'au moment où l'on entreprit de les fixer par écrit pour ne pas en compromettre la teneur. Il est impossible de retracer l'histoire des feuillets séparés ou des recueils partiels qui parurent ainsi, grâce au zèle des disciples d'Amos. Ces conjonctures expliquent le désordre relatif des oracles dans l'ouvrage qui nous est parvenu. Certaines intentions nous échappent, comme la fragmentation intentionnelle, semble-t-il, d'un poème sur

le Dieu créateur, éparpillé en doxologies multiples (IV, 13 ; V, 8-9 ; VIII, 8 ; IX, 5-6). Par contre, il apparaît que les textes ont été regroupés selon ce plan général : le jugement des peuples (I-II), les menaces divines (III-VI), les cinq visions annonciatrices du châtement (VII-IX) : visions des sauterelles, de la sécheresse, du niveau à plomb, de la corbeille de fruits mûrs, de la chute du sanctuaire.

L'ordre réel est moins rigoureux qu'il ne paraît. Car il y a des digressions, des redites, des interférences, des lacunes plus ou moins dissimulées et des rapprochements arbitraires de textes.

Discrets, les disciples-éditeurs ont peu mis du leur dans le livre de leur maître : une introduction (I, 1), un récit biographique (VII, 10-15), quelques gloses en guise de commentaire. Mais la finale, d'un messianisme si optimiste, qui concerne la résurrection d'Israël (IX, 11-15), paraît bien postérieure à Amos. Elle proviendrait d'un disciple de Jérémie qui opposerait à la doctrine trop étroite d'Amos sur le Reste d'Israël, des vues plus complètes et plus consolantes.

#### LE JUGEMENT DE DIEU.

Amos aime beaucoup désigner Dieu par le nom de Yahvé des armées. Il donne à cette appellation une double signification : stellaire et militaire. Dieu est le créateur de l'univers, de tous les astres et des étoiles (l'armée des cieux) ; il est le Dieu des peuples et il les conduit à leurs destinées : les armées, en poursuivant leurs objectifs, sont en fait au service de la Providence qui régit l'histoire. De toute façon, l'expression a une portée universaliste : l'univers et les peuples ont Yahvé pour roi.

C'est pourtant à partir de Jérusalem, où est érigé son temple authentique, que Yahvé des armées exerce sa justice. Il a fait des avances d'amour aux divers peuples de la terre ; il a dirigé leurs migrations et leur a offert son appui (IX, 7). Mais l'infidélité à la grâce a été générale. Aussi bien le livre d'Amos s'ouvre-t-il par un réquisitoire contre les nations qui entourent le peuple de Dieu et contre ce peuple lui-même (I-II). Sous le chiffre conventionnel de sept crimes (trois plus quatre), Dieu reproche aux voisins d'Israël des fautes contre la loi naturelle et l'humanité : barbarie et cruauté dans la pratique de la guerre, infidélité aux alliances, ventes d'esclaves. Le châtement des peuples, ce sera la guerre, l'invasion, avec pour conséquences l'incendie, le massacre, la captivité, et pour le roi la déchéance ou la mort. On devine que ces peuples pourraient être tour à tour, et les uns pour les autres, le fléau de Dieu, à moins qu'ils ne soient tous asservis par un plus puissant qu'eux (l'Assyrien).

Israël compte peut-être échapper à cette éventualité, au titre de peuple de l'Élection divine, de l'Exode, de l'Alliance mosaïque ou de nation guidée par la voix des prophètes. Il attend même « le Jour de Yahvé » comme celui d'un grand et décisif triomphe sur ses ennemis anéantis. Mais Israël se trompe sur ce Jour de Yahvé : jour de ténèbres et non pas de lumière, de défaite humiliante et écrasante pour le pays de Samarie. Dieu sera le grand vainqueur en ce Jour où il viendra rétablir les droits de la justice outragée : mais c'est contre Israël qu'il dirigera spécialement ses traits vengeurs.

Amos voit déjà le châtement s'accomplir (ce n'est plus qu'une question d'années). La guerre est déchainée. Devant les hordes ennemies (tout le monde sait qu'il s'agit des Assyriens, bien qu'Amos évite de les nommer), les Israélites sont en fuite, leur armée est décimée : c'est l'invasion du pays, le siège de Samarie, la peste et la famine dans la ville investie, le massacre et le pillage. « On voit tirer avec des crocs, des profondeurs ténébreuses des maisons, des cadavres corrompus ou desséchés, dans un silence lugubre que traversent seulement quelques mots tragiques et bien vite étouffés. » (G. Brillet). On détruit et on brûle palais, maisons, sanctuaires. Les survivants sont violentés, les femmes violées, les chefs exilés, la famille royale détruite. Le pays se lamentera et portera le deuil, comme on le fait avec de grandes démonstrations pour la mort d'un fils unique.

Ce serait à croire qu'il n'y aura pas de rescapés ; Dieu ira chercher les victimes où qu'elles soient : sur le chemin de l'exil, au sommet du Carmel et même (par hyperbole) au plus haut des cieux ou au plus profond des mers (IX, 1-4).

Il y aura pourtant le Reste de Joseph (V, 15), qu'Amos compare, en divers oracles, au bout d'oreille et aux pattes de la brebis que le berger arrache à la gueule du lion, à un tison soustrait à l'incendie, à ce qui demeure dans le crible lorsqu'on y passe le blé. S'il le signale par acquit de conscience, il n'en développe pas l'idée, car notre prophète est plus attentif aux œuvres de la justice divine qu'aux manifestations de la miséricorde de Yahvé.

Il faudra un disciple de Jérémie pour insérer dans le livre d'Amos une conclusion consolante (IX, 11-15). Un jour viendra où Israël et Juda, après la grande épreuve, se réuniront à nouveau pour former un seul peuple messianique qui, sous l'égide d'un roi de la maison de David, dominera sur les peuples d'alentour. Le peuple de Dieu connaîtra alors la prospérité, la sécurité et la stabilité.

#### LA SPIRITUALITE D'AMOS.

Le prophète Amos proclame l'appartenance à Dieu de tout être et de tout peuple. Ceci exige la soumission au Maître suprême, duquel procèdent toute élection et toute vocation. Dieu entend être obéi et il châtie les coupables, les prévenant d'avance par des séries d'épreuves providentielles, de sa manifestation plus redoutable au Jour choisi par sa justice pour rétablir ses droits violés. On ne saurait échapper à Dieu (IX, 1-6).

Aussi est-il nécessaire d'examiner ses crimes devant Dieu, pour aboutir à la conversion du cœur (IV, 4-12). Puisse-nous ainsi appartenir au Reste, au petit noyau d'âmes fidèles au Seigneur !

Pour vivre, il faut « chercher Dieu » (V, 4-6, 14-15) et sa parole (VIII, 12), chercher le bien et non le mal et rendre au Seigneur un culte sincère et droit (V, 21-27). Ainsi la foi, la morale et la piété se donnent rendez-vous pour nous faire servir Dieu sans réserve dans la droiture du cœur.

Louis SOUBIGOU.

## SAINT MAXIME LE CONFESSEUR

† 13 août 662

DES cérémonies ont rappelé aux chrétiens, l'été dernier, des figures qui font honneur à l'Eglise, à l'occasion des centenaires de la fondation par Ste Thérèse du premier Carmel réformé d'Avila, de la mort de Blaise Pascal, de celle du grand religieux et éducateur que fut le Bx Frère Bénéilde. Fort bien ! Il semble que celui d'un autre Saint digne de mémoire soit passé inaperçu. Il est vrai que son souvenir est plus lointain : treize siècles, l'Orient byzantin... Mais, en Occident, nous ignorons trop facilement les personnages qui illustrèrent la foi dans des régions aujourd'hui séparées de nous par le schisme, pour ne pas profiter de cette occasion et nous en instruire.

Né à Constantinople en 580, bientôt premier secrétaire de l'Empereur Héraclius, Maxime se retira, vers la trentaine, en un modeste monastère de la rive asiatique du Bosphore, Chrysopolis (aujourd'hui Scutari). Il est douteux qu'il en devint Abbé, et même qu'il fût prêtre. Mais un vrai moine, oui ! L'invasion des Perses en 526, ou peut-être le souci de la vraie foi, mise à mal par l'hérésie monothélite (1), le conduisit en Occident, en Afrique (du Nord) et plus tard à Rome.

Nous ne saurions détailler l'activité qu'il déploya pour combattre l'erreur (éclairé par Saint Sophrone, patriarche de Jérusalem). Mentionnons du moins sa célèbre discussion avec Pyrrhus, patriarche de Jérusalem, alors déposé et exilé pour des motifs politiques : il le convainquit de renoncer au monothélisme et de se rendre à Rome auprès du Pape Théodore 1<sup>er</sup> afin de se réconcilier avec la « Catholica ». De même encouragea-t-il la réunion de plusieurs conciles provinciaux en Afrique, et finalement, celle à Rome, sous le Pape Martin 1<sup>er</sup>, du Concile du Latran (649). Mais voici la revanche de l'Empereur : en l'été 653 le Pape est arrêté et traîné de prison en prison ; il mourra en Crimée deux ans plus tard ; non sans avoir, au passage, été malmené par la populace de Constantinople. Maxime est également saisi par la police impériale, traîné de force à Byzance, traduit en jugement : calomnies absurdes, puis accusation d'avoir prononcé l'anathème contre le souverain, d'aimer les Latins et de haïr les Grecs. « *Nous ne devons haïr personne* », répond l'inculpé. « J'aime les Latins dont je partage la foi ; j'aime les Grecs dont je parle la langue. »... Est-ce alors ou plus tard qu'un synode conseilla à l'empereur de décréter contre Maxime et deux de ses disciples

1) Le monothélisme est l'hérésie de ceux qui professent l'existence d'une seule volonté en Jésus-Christ, Dieu fait homme.

(tous deux nommés Anastase, l'un moine, l'autre apocrisiaire, autrement dit légat de Rome) ces supplices : flagellation, mutilation de la langue et de la main droite et défilé dans les douze quartiers de la capitale ? En tous cas ils subirent d'abord des années d'exil en diverses villes de Thrace. Nouvelles comparutions : on croit pouvoir circonvenir le vieillard, mais en vain. Alors tous trois furent dispersés dans des forteresses de la frontière caucasienne où les attendait une mort dans le dénuement. Le dernier survivant, l'apocrisiaire, put armer son moignon d'un stylet et nous donner au moins la date du décès de ses deux co-accusés. Au nom de S. Maxime, mort à Schemarum, à la frontière des Alains, le samedi 13 août 662, est resté attaché le titre de « Confesseur » (de la Foi) et les pièces de l'Office en l'honneur des trois Saints célèbrent en lui surtout « le héraut de Dieu, la lyre de l'Esprit-Saint, la colonne de la vérité »... De fait le Concile de Constantinople, en 680, devait définitivement condamner le monothélisme (Ce fut le 6<sup>e</sup> concile œcuménique, sous le Pape S. Agathon. « Aucun concile oriental ne manifesta autant de respect pour l'autorité doctrinale du siège romain. »)

Défenseur du dogme de l'Incarnation, Maxime fut aussi un grand ascète et un grand mystique. Penseur profond, très cultivé, il n'a rien mis dans ses écrits qu'il n'ait vécu. On pourrait l'appeler le Docteur de la Charité, de cette charité qui nous rend participant de Dieu même ; de cette Charité contemplative dont il a scruté et les obstacles et les avenues et qui mérite que nous sachions tout lui sacrifier : cette Charité qui unit tout et ne voit plus que le Christ en tous...

On peut lire ses « *CENTURIES SUR LA CHARITE* », publiées dans la Collection « *Sources Chrétiennes* ». Laissons-le ici s'exprimer dans un fragment de ce beau dialogue entre un jeune moine et son Père spirituel, le « *LIVRE ASCETIQUE* ».

« Qui veut devenir disciple du Christ et se rendre digne de lui doit se tenir à l'écart de toute affection charnelle, se dépouiller de toute accointance matérielle : alors il mène la lutte pour ses commandements contre les ennemis invisibles : comme le Seigneur lui-même nous en a donné l'exemple, quand il fut tenté soit au désert par leur chef, soit au milieu des hommes par ceux qu'inspirait ce dernier.

— *Le Frère* dit : Mais, Père, ils sont nombreux, les commandements du Seigneur. Qui peut les avoir tous présents à l'esprit afin de combattre pour tous ? Sur-tout moi, qui ai peu de tête. Je voudrais une parole abrégée, grâce à laquelle je sois sauvé.

— *Le Vieillard* dit : S'il y a beaucoup de commandements, ils se ramènent tous à un seul : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toute ta force et de toute ton âme ; et ton prochain comme toi-même. Celui qui, en combattant, accomplit cette parole observe tous les commandements à la fois. Autant l'esprit se prend aux choses du monde, autant il en est esclave ; et alors il méprise et viole le commandement de Dieu.

— *Le Frère* : De quelles choses parles-tu, Père ?

— *Le Vieillard* : le manger, l'argent, les propriétés, la gloire, les proches et le reste.

— *Le Frère* : Mais, Père, n'est-ce pas Dieu qui les a créés et données aux hommes pour leur usage ? Comment peut-il donc ordonner de s'en priver ?

— *Le Vieillard* : Bien sûr, c'est Dieu qui les a créées et données aux hommes pour leur usage. Et toutes les créatures de Dieu sont bonnes pourvu que nous en fassions un bon usage en vue de plaire à Dieu. Mais nous, par faiblesse et tendance vers les choses matérielles, nous avons préféré celles-ci au précepte de la charité. Par attachement pour elles, nous faisons la guerre aux hommes ; tandis qu'il faudrait préférer à tout le visible et au corps lui-même la charité pour n'importe quel homme, elle qui est le signe de notre amour pour Dieu, comme le Seigneur le montre dans les Evangiles.

— *Le Frère* : Tu disais, Père, qu'il faut à tout le visible et au corps lui-même préférer la charité envers n'importe qui ; comment pourrai-je aimer qui me déteste et m'évite ? Et s'il va jusqu'à me poursuivre de sa jalousie, me décocher des injures, me tendre des pièges, me dresser des embûches comment pourrai-je l'aimer ? A moi, Père, cela semble impossible : la tristesse a pour effet naturel de repousser celui qui en est cause, et pourtant je me fais violence pour ne pas rendre le mal pour le mal. Dis-moi donc ce que je dois faire pour réussir à l'aimer de cœur, lui et quiconque me fait souffrir et m'en veut de quelque manière.

— *Le Vieillard* : Nul ne peut aimer qui le fait souffrir, alors même qu'il semble avoir renoncé au monde matériel, s'il ne comprend vraiment le plan du Seigneur. Mais si par la faveur du Seigneur, il arrive à le connaître et tâche d'en inspirer sa conduite, il pourra aimer de cœur ceux qui le haïssent et le font souffrir, tout comme les apôtres ont aimé parce qu'ils ont compris.

— *Le Frère* : Et quel a été le plan du Seigneur ? Je t'en supplie, apprends-le moi, Père.

— *Le Vieillard* : Si tu veux connaître le plan du Seigneur, écoute avec intelligence. Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui par nature est Dieu et qui par amour pour les hommes a daigné se faire homme, né d'une femme, fut sujet à la loi, selon le divin apôtre, pour qu'en observant le commandement, il renversât la malédiction d'Adam. Le Seigneur, sachant donc que toute la loi et les prophètes dépendent de ces deux commandements : tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et ton prochain comme toi-même, du commencement à la fin mit toute son application à les garder, comme il convenait à un homme. Mais le diable, qui à l'origine avait trompé l'homme et pour cela détenait l'empire de la mort, le voyant se rendre au désert pour être tenté par lui-même, concentra sur lui toute sa puissance de guerre, dans l'espoir de lui faire, à lui aussi, préférer la matière du monde à la charité pour Dieu. Le diable donc, sachant que toutes les affaires humaines tournent autour de ces trois objets, la nourriture, l'argent et la gloire, puisqu'ils lui ont de tout temps servi à précipiter l'homme dans le gouffre de la perdition, le tenta au désert par ce triple appât ; mais le Seigneur se montra au-dessus des trois et enjoignit au diable de reculer.

Ayant donc échoué dans sa tentative de Lui faire par ses promesses, transgresser le commandement de l'amour de Dieu, il l'entreprit sur ce qui en est le signe... le commandement de la charité envers le prochain. A cette intention, tandis que Jésus enseignait les voies de la vie, montrait par son exemple une morale céleste, annonçait la résurrection des morts, promettait aux croyants vie éternelle et royaume des cieux, menaçait les incroyants d'un châtement éternel, en confirmation de ses

dières opérant ses merveilleux signes divins, et invitait les foules à la foi, le diable poussait les criminels Phariséens et scribes à leurs multiples complots contre Lui : de sorte, pensait-il, que ne pouvant supporter les épreuves, il se laisserait aller à haïr ses adversaires. Ainsi le maudit atteindrait son but : lui faire violer le commandement de l'amour du prochain.

Mais le Seigneur, en Dieu qu'il était, comprit ses pensées secrètes. Il n'eut pas de haine pour ces Phariséens qu'il excitait (comment l'eût-il pu, étant bon ?) ; mais par sa charité envers eux il sut repousser l'instigateur. Comme ils acceptaient l'instigation, librement, par lâcheté, Il les avertissait, les reprenait, leur faisait voir leur honte et leur malheur ; Il ne cessait de leur faire du bien ; calomnié, Il patientait ; maltraité, Il supportait ; Il n'omettait aucune œuvre de charité à leur égard ; mais de leur instigateur Il se vengeait par sa bonté pour ceux qu'il excitait. O guerre paradoxale ! Au lieu de haine il emploie l'amour, il accable des coups de sa bonté le père de la malice. C'est dans ce dessein qu'il supporta tant de maux de leur part, ou, pour parler en vérité, par leur intermédiaire, luttant jusqu'à la mort, à la manière humaine, pour le commandement de la charité. Ainsi remporta-t-il la complète victoire sur le diable, et reçut-il pour nous la couronne de la résurrection. Ainsi le nouvel Adam rénova l'ancien. Et voilà ce que dit le divin Apôtre ; Ayez en vous les mêmes sentiments que le Christ Jésus...

Ainsi a-t-il vaincu, en se laissant volontairement vaincre, celui qui espérait le vaincre et a-t-il arraché le monde à sa domination. De cette manière le Christ a été crucifié par faiblesse, cette faiblesse par laquelle il a fait mourir la mort et réduit à l'impuissance celui qui avait l'empire de la mort. De cette manière aussi Paul fut faible en lui-même et se glorifiait de ses faiblesses afin qu'habitât en lui la force du Christ. »

Et le P. Hausherr (dont la traduction a inspiré la nôtre) d'ajouter : Maxime continue encore longuement : le sujet en vaut la peine : il y va de ce qu'il y a de plus chrétien dans le christianisme... Il ne nous reste qu'à dire avec le frère : « En vérité, Père, il en est ainsi et non autrement mais prie pour moi, Père, pour que j'aie la force de comprendre le plan du Seigneur et de ses apôtres, et que je puisse garder cet équilibre d'âme dans les moments de tentations et ne pas ignorer les intentions du diable et de ses démons ».

Terminons par le vœu que d'autres « confesseurs » de la foi et de la charité, semblables à S. Maxime, arrivent à rétablir l'unité entre les chrétiens séparés...



*SUCCISA VIRESKIT*

## LA CONGREGATION BENEDICTINE BAVAROISE

**P**AR un bref du 26 août 1684 le Bx Pape Innocent XI érigeait la Congrégation bénédictine bavaroise. Y adhérèrent dix-neuf abbayes dont, pour la plupart, l'histoire, pleine de vicissitudes, remontait jusqu'à l'époque de l'évangélisation de l'Allemagne aux 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> siècles. Des abbayes comme Niederalteich, Tegernsee et S. Emmeram de Ratisbonne eurent jadis, sous le gouvernement de leurs grands et saints abbés, une importance hors-pair pour l'Ordre, l'Eglise et le pays. Elles se maintinrent encore aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles dans un état florissant, et, malgré une activité extérieure multiforme, un bon esprit y régna jusqu'à la Sécularisation de 1803.

Ce qui avait grandi et mûri pendant des siècles, à vrai dire pendant tout un millénaire, dans ces abbayes et dans le beau pays qui les entourait, sembla à tout jamais brisé et anéanti par la Sécularisation qui supprimait tous les monastères d'Allemagne.

Pourtant quelques-uns des responsables se rendirent bientôt compte qu'avec la suppression des monastères et l'expulsion des moines ils avaient également détruit les excellentes écoles monastiques. On n'avait pas oublié l'activité des religieux, au moins dans le domaine de l'enseignement. Ce fut là le point de départ de la résurrection de l'Ordre en Bavière. Le Roi de Bavière de cette époque, Louis 1<sup>er</sup>, qui régna de 1825 à 1864, était un véritable ami et protecteur de l'Ordre bénédictin : ce fut un singulier avantage.

Le généreux Comte Pronath avait acheté au moment de la Sécularisation de 1803 les bâtiments claustraux de **METTEN** (fondé en 766), déjà dans l'espoir de pouvoir les rendre bientôt à l'Ordre. En 1830 il les offrit au Roi Louis 1<sup>er</sup> dans cette intention.



SCHEYERN  
La tour de l'église

Pour la restauration de Metten il se trouva des hommes à la fois énergiques et de haute culture scientifique qui sortaient de l'école de l'Evêque Jean-Michel Sailer de Ratisbonne et de son Auxiliaire Michel Wittmann. Ils acceptèrent d'emblée le but que le Roi Louis avait fixé à Metten dans la lettre de fondation : le nouveau monastère avait à remplir trois tâches : école et éducation, ministère pastoral et culture des sciences.

L'exemple de Metten est devenu ensuite la voie à suivre et comme le modèle obligatoire pour les monastères qui ressusciteraient dans l'avenir. La conséquence en fut que l'Ordre se développa en Bavière de façon prononcée en un Ordre enseignant, si bien qu'il dût encore inscrire à son programme d'autres champs d'activité extérieure.



Pourtant le premier dessein des moines de Metten, et c'est leur mérite permanent, fut le rétablissement d'une vraie vie monastique. Dans cette tâche Metten rencontra de grosses difficultés près du ministre Comte Wallerstein qui jugeait cette maison trop « monastique » pour l'exécution de son plan d'instruction libérale.

C'est pourquoi il fit naître un nouveau monastère qui fût plus propre à servir l'esprit du siècle : S. ETIENNE d'Augsbourg, autrefois couvent de moniales fondé par S. Ulrich. On lui confia aussitôt un grand lycée (1834). On le chargea en outre de l'administration d'Ottobeuren, prestigieuse par ses trésors d'art. Plusieurs Pères de Metten furent transférés à S. Etienne. Cependant le ministre Wallerstein s'était trompé dans son calcul : s'il rêvait d'une citadelle de l'esprit libéral à Augsbourg, à S. Etienne, tout au contraire, la pensée de l'Eglise et l'esprit monastique ont toujours été un trait caractéristique insigne.

A la formation de ce bon esprit à Augsbourg les moines de Metten n'ont pas peu contribué. D'autre part, eux-mêmes ont reçu d'Augsbourg de précieuses impulsions pour leur activité enseignante. Ils purent les mettre en pratique lorsqu'en 1838 ils durent, sur l'ordre de Louis 1<sup>er</sup>, entreprendre la restauration de la vie monastique à SCHEYERN (fondé en 1119). A l'imitation de Metten on conçut aussi ce monastère dès le début avec un collège. Scheyern s'acquitt rapidement un tel renom que l'Archidiocèse de Munich-Freising lui confia une partie de son Petit Séminaire épiscopal. En plus de son école, Scheyern, qui a toujours été un lieu de pèlerinage fréquenté à cause de son importante parcelle de la Vraie Croix, exerça un ministère pastoral très étendu. On peut dire la même chose de Metten à qui furent confiées en 1839 cinq paroisses dont les revenus devaient servir à l'entretien du collège.

Ainsi les deux monastères étaient-ils étroitement liés au sol de la patrie : cela ne leur fit pas cependant oublier, très heureusement, les terres lointaines. Il est bien connu que le moine de Metten, Boniface Wimmer, un disciple de Wittmann, gagna l'Amérique pour s'adonner au ministère d'abord auprès des Allemands émigrés. Wimmer fonda l'Abbaye, dans la suite si estimée, de S. Vincent, qui devait devenir l'abbaye mère de la plupart des monastères bénédictins d'Amérique. Avec Wimmer s'embarqua pour le Nouveau Monde le Prieur de Scheyern, Pierre Lechner, qui déploya dans divers domaines une activité couronnée de succès.

C'est aussi à l'enseignement et à l'éducation que devait se consacrer au commencement la quatrième fondation de Louis 1<sup>er</sup>, l'Abbaye S. BONIFACE de Munich, avec son Prieuré dépendant d'Andechs (1848). Mais naturellement dans la capitale, qui se développait énormément, le ministère pastoral aussi était urgent, et S. Boniface dut prendre des paroisses de la ville. Bien que le ministère engloutit presque toutes les forces disponibles, un bon esprit d'étude scientifique régnait aussi à S. Boniface. Qu'il suffise de relever ici les noms de l'Abbé Boniface Daniel von Hanneberg, plus tard Evêque de Spire, puis celui d'Odilon Rottmanner, le célèbre spécialiste de S. Augustin, et de nos jours ceux des Abbés Boniface Woehrmuller et Hugo Lang.



ETTAL — L'église et le monastère

L'instruction et l'éducation de la jeunesse furent encore à l'origine d'une autre renaissance. En 1866 le Roi Louis engagea la restauration du Prieuré de SHAEFTLARN (fondé en 762 et confié plus tard aux Prémontrés, érigé de nouveau en abbaye en 1910). Dans cette détermination le désir de nombreux parents catholiques de Munich de voir leurs enfants à la campagne, pas trop loin de la grande ville, sous la direction des Bénédictins, joua aussi un certain rôle. Ici ce furent surtout des Pères d'Augsbourg qui lancèrent l'établissement, et qui, plus tard, le soutinrent par le sacrifice de leurs propres ressources. En raison du manque de personnel et des nécessités urgentes du ministère, Schaeftlarn a toujours voulu se contenter de six classes et d'un internat pour deux cents élèves.

La situation était analogue à WELTENBOURG (fondé en 620 par des moines de Luxeuil), ancien petit monastère à la magnifique église baroque, situé au bord du Danube. Il avait été repeuplé déjà en 1842 par Metten et fut élevé au rang d'abbaye en 1923. Depuis 1900 les moines tiennent une école d'agriculture et aujourd'hui encore ils se défendent vaillamment sur ce terrain. L'école s'est toujours maintenue à un niveau élevé.

Trente ans après la restauration de l'Ordre en Bavière pas moins de cinq monastères avaient été rétablis ; c'est le signe de l'estime que les moines vouaient à leur Ordre et de leur volonté de l'étendre toujours davantage. En même temps le désir d'une plus étroite collaboration et d'une plus grande uniformité se faisait

de plus en plus vif. Sur l'initiative du premier Abbé de Metten, Grégoire Scherr, plus tard Archevêque de Munich-Freising, la « Congrégation bavaroise des Bénédictins » fut restaurée en 1858.

On pouvait désormais avec des chances plus grandes espérer relever encore d'autres abbayes. Mais le « Kulturkampf » des années 70 enleva pour le moment tout espoir. Cependant vers la fin du siècle, dès qu'un renouveau de vitalité catholique se fit sentir, les Bénédictins estimèrent aussi leur heure arrivée. En tête de tous ce fut l'actif monastère de Scheyern qui donna le branle. D'un effet stimulant a pu être aussi l'établissement en Bavière auprès de la Congrégation bavaroise, de la Congrégation de S. Ottilien. Celle-ci, qui s'était assigné comme but propre de travailler dans les missions étrangères, s'épanouissait vigoureusement.

Scheyern releva en premier lieu le beau monastère d'ETTAL, sis dans la montagne, et trouva pour cette tâche une grande aide auprès d'un converti, le Baron Théodore de Cramer-Klett. Ettal fut fondé en 1330 par l'Empereur Louis le Bavarois comme monastère double, pour des moines et des chevaliers. De 1711 à 1744 il avait dirigé une académie pour la jeunesse noble, et après la destruction de celle-ci par un incendie, resta fidèle à l'esprit d'étude. Les Bénédictins d'Ettal se firent un nom dans la science du 18<sup>e</sup> siècle. Aussi au moment de la restauration rien ne fut plus naturel que de réunir en un seul les deux courants. Ainsi décida-t-on de réaliser l'établissement d'éducation avec lycée projeté dès le début comme internat pour enfants de la haute société, voire de la noblesse. En quelques années les moines de Scheyern bâtirent le monastère et l'école, et après l'élévation d'Ettal au rang d'abbaye une belle période de prospérité commença. Il faut signaler qu'à l'école d'Ettal un accent particulier est mis sur la formation musicale et par exemple dans le secteur aujourd'hui populaire du théâtre scolaire on peut noter des représentations généralement appréciées. C'est dans la même direction que s'est orienté Ettal en installant une importante imprimerie d'art.

Déjà quatre ans après la restauration d'Ettal Scheyern envoyait les premiers moines à PLANKSTETTEN dans le Haut-Palatinat (fondé en 1129). En 1917 cet ancien monastère fut de nouveau érigé en abbaye et les deux premiers Abbés furent des moines de Scheyern, Wolfgang Eiba et Jacques Plaettisch. Le ministère des âmes et l'école d'agriculture qu'on venait d'établir constituèrent d'abord la principale tâche extérieure. Pour une meilleure utilisation des forces disponibles, l'Abbé Paul Heinz, élu en 1958, se décida pour l'adoption d'un cours moyen de quatre classes. Actuellement on travaille activement à la construction de cette école.

Après avoir déjà sacrifié beaucoup de ses forces vives pour Ettal et Plankstetten, Scheyern s'achemina aussi vers le travail scientifique, en plus de son activité paroissiale et de son école qui a été transformée après la deuxième guerre mondiale en un lycée pour étudiants de toutes vocations. Un Institut Byzantin a été créé qui s'occupe d'éditer les œuvres de S. Jean Damascène.

Metten aussi est resté fidèle à la science. Ces derniers temps on a justement montré à plusieurs reprises que les recherches sur la Règle bénédictine ont commencé à Metten ; les noms d'un Edmond Schmidt et d'un Benno Linderbauer

sont appréciés des savants. Plusieurs pères de Metten travaillèrent aussi au Collège de l'Ordre, S. Anselme de Rome.

Qui aurait pu oublier tout à fait le monastère jadis si célèbre de NIEDERALTEICH (fondé en 741) ? Ce furent une fois de plus des moines de l'Abbaye de Metten, distante seulement de quinze kilomètres, qui en 1917 risquèrent les difficiles et humbles débuts. C'est vraiment une tâche très lourde que prit sur lui l'Abbé Emmanuel Heufelder (élu en 1949) que Schaeftlarn mit à la disposition de Niederalteich : non seulement il ouvrit un lycée, mais il orienta encore le monastère vers deux œuvres de grande importance. C'est ainsi que Niederalteich devait devenir le point de départ d'une collaboration plus étroite avec l'Orient byzantin. On créa dans ce but un institut dont les membres (actuellement quatre moines) assument toute la liturgie byzantine dans une chapelle orientale artistiquement décorée. L'Abbé Emmanuel réalisa une autre œuvre d'envergure peu ordinaire en ouvrant son monastère aux efforts de « Una sancta ». Ainsi naquit la « Maison de la rencontre » déjà universellement connue, dans laquelle les réunions importantes se succèdent. La magnifique église du monastère est le point d'attraction tout indiqué pour les efforts si précieux et nécessaires en faveur de l'unité.

OTTOBEUREN — Vue générale de l'Abbaye



D'ici le regard se porte sur une autre église bénédictine de tout premier ordre pour sa valeur artistique, OTTOBEUREN (fondé en 764). L'Abbaye d'Ottobeuren est un des plus grands et des plus beaux monuments baroques conservés en Allemagne, d'une grande largeur de vues dans les plans et d'un art achevé dans l'exécution. L'église abbatiale surpasse par ses volumes audacieux tous les autres édifices sacrés de l'époque baroque au nord des Alpes et appartient aux plus géniales créations architecturales de cette période.

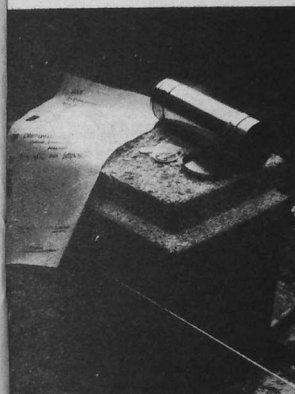
Comme prieuré Ottobeuren était administré depuis 1834 par Saint-Etienne. On ne pouvait penser ici dès le début à une grande école, car Augsbourg devait rassembler toutes ses forces pour son propre collège. Mais c'est déjà une tâche très haute que de présenter dans un lieu comme Ottobeuren la vie bénédictine de façon saisissante et de servir de la sorte le peuple fidèle. Aussi n'était-il que juste qu'en 1917 Ottobeuren à son tour fût de nouveau érigé en abbaye. C'est le seul monastère bénédictin qui puisse, malgré la Sécularisation, contempler derrière lui une tradition ininterrompue de bientôt douze cents ans, un monastère où on glorifie Dieu à travers des occupations multiformes : la prière chorale quotidienne, le ministère pastoral, l'œuvre d'éducation, la culture artistique et scientifique.

Pendant la deuxième guerre mondiale les deux monastères urbains de Munich et d'Augsbourg furent lourdement éprouvés par les bombardements. A Saint-Boniface ce ne fut pas seulement la Basilique qui fut presque entièrement détruite (et en partie seulement reconstruite), mais c'est aussi le monastère en grande partie qui fut victime des bombes. A Saint-Etienne le monastère et l'école furent presque totalement ruinés, un des deux internats entièrement ; et de la belle église rococo seuls les murs sont demeurés debout.

Un champ de travail multiforme s'est ainsi ouvert aux Bénédictins bavarois depuis leur rétablissement en 1830. C'est dans leurs écoles et internats, la plupart avec plusieurs centaines d'élèves, que s'inscrit la plus large sphère d'activité des monastères de la Congrégation bavaroise. Avec cela presque tous les monastères dirigent au moins la paroisse locale et ils sont par leur ministère à l'extérieur d'un grand secours pour tout le voisinage. La famille monastique comptant en moyenne environ une cinquantaine de membres, c'est pour plus d'un monastère une dure épreuve de force que d'ajouter encore au programme, dans le cadre de la vie monastique, de grandes activités scientifiques, œcuméniques et d'autres analogues.

En face des ordres modernes qui livrent l'assaut dans le monde et qui saisissent tous les moyens pour faire œuvre efficace, nos monastères pâtiraient-ils de quelque infériorité ? Malgré ou plutôt en raison même de sa liaison à un site déterminé en vertu de la loi fondamentale de la stabilité, notre Ordre remplit les diverses tâches qui lui sont confiées à travers la diversité des lieux et des époques. A cette fin il puise les forces nécessaires dans sa cellule la plus intérieure, la vie monastique, si bien que toute son existence et son activité découlent de la devise « *ut in omnibus glorificetur Deus* ». Le « *succisa virescit* » que formulèrent au Moyen-Age les moines du Mont-Cassin ne vaut-il pas aussi pleinement de la Congrégation bénédictine bavaroise ?

D.B.B. Scheyern



## 6 OCTOBRE BÉNÉDICTION de la 1<sup>re</sup> PIERRE DE L'EGLISE ABBATIALE

Une journée ensoleillée et radieuse comme nous en réserve parfois l'automne commençant.

A 15 heures, alors qu'un nombre assez imposant, d'amis et de bienfaiteurs, (bien que nous nous fussions abstenus d'adresser des invitations personnelles), sont assemblés sur le terre-plein dominant le chantier, le cortège pontifical fait son entrée. Mgr Fauvel, qui dira

par la suite la joie qu'il éprouvait à fouler ce sol vierge fraîchement remué, gagne, la croix plantée à l'emplacement du futur autel, tandis que le clergé, nombreux, avec à sa tête Mgr Mazé, évêque de Tahiti, prend place sur l'estrade qui lui est réservée.

La cérémonie, très dépouillée, se déroule en trois temps.

C'est d'abord, après une prière devant la croix, « *emblème du salut qui ferme l'entrée à Satan* », l'aspersion du terrain. L'évêque en fait le tour en répandant copieusement l'eau bénite pour bien montrer la main mise de Dieu sur cette terre ! Puis il demande à Dieu que « *dans l'enceinte ainsi délimitée les anges accourent et que s'enfuient les démons* ».

L'acte principal de la cérémonie est la bénédiction de la pierre. L'Evêque s'approche donc de cette pierre vénérable, destinée à être pierre d'angle à l'extrémité sud de l'édifice, et qu'on a intentionnellement prélevée des ruines de l'ancienne Abbatiale pour symboliser la continuité entre les premiers moines de St Guénolé et ses fils d'aujourd'hui. On introduira dans un logement ménagé sous cette pierre un étui de cuivre contenant un parchemin. Y sont signalés, avec la date de la cérémonie, le nom de l'Evêque, du Pape régnant et de l'Abbé en charge. Mgr Fauvel apposera sa signature au bas du document et, à sa suite, Mgr Mazé, le Rme Père Abbé, l'architecte, l'entrepreneur ainsi que M. Quéinnec au nom des « Amis de Landévennec » et de toute l'assistance. Des médailles à l'effigie de S.S. Jean XXIII, de St Benoit et de St Guénolé, et des pièces de monnaie portant la date de l'année en cours sont jointes au parchemin comme attestation supplémentaire.

Il ne reste plus qu'à sceller la pierre. C'est à l'Evêque que revient d'appliquer la première truelle de ciment. Puis, quand les maçons ont parachevé le travail, l'Evêque, la main sur la pierre, demande à Dieu qu'« *ici demeure la vraie foi, la crainte de Dieu, la charité fraternelle et que ce lieu soit dorénavant destiné à la prière, à l'invocation du nom de N.S.J.C. et à sa louange* ». Une dernière antienne : « *Que le Seigneur nous édifie une maison et qu'il garde notre cité* », et l'oraison : « *Daignez mener à leur achèvement*

nos désirs », redisent avec insistance que la construction de cette Eglise sera l'œuvre de Dieu.

Voici en quels termes, le Rme Père Abbé introduisait la cérémonie :

« DANS NOTRE FOI EN JESUS-CHRIST »

*C'est en prononçant ces paroles que notre évêque, dans un instant, posera la première pierre de l'église du monastère.*

*Ces mots résument la cérémonie liturgique qui va se dérouler et qui est toute resplendissante de la foi de l'Eglise. Ils expriment tout le sens de la décision et de l'engagement que nous, moines de Landévennec, nous avons voulu prendre. Ils expriment aussi, j'en suis convaincu, la raison d'être de votre présence ici et la disposition foncière de vos âmes, à vous, prêtres et fidèles, nos voisins, nos amis.*

*Parce que nous avons foi dans le Christ-Jésus, nous croyons à l'efficacité des paroles qui vont être prononcées et des gestes qui vont être faits en son nom. En la personne de notre évêque, c'est le Christ Lui-même qui va purifier et sanctifier ce lieu, bénir et poser cette première pierre.*

*Parce que nous avons foi dans le Christ-Jésus, c'est pour Lui que nous voulons édifier ce temple. Car le Christ c'est Dieu au milieu de nous. Il réside dans son tabernacle. Il s'immole chaque jour sur l'autel. Et la prière des moines groupés autour de l'autel et priant au nom de l'Eglise, c'est encore, en définitive, la prière du Christ Lui-même, prolongeant à travers les heures du jour et de la nuit, le parfum et le bienfait de la louange et de l'intercession de son sacrifice.*

*Parce que nous avons foi dans le Christ-Jésus, c'est sur Lui que nous comptons pour mener à bien l'œuvre entreprise aujourd'hui, sachant que sa grâce nous rendra capables de faire face aux soucis, aux difficultés, aux épreuves qui peuvent nous attendre, sachant aussi que c'est en son nom que vous nous aiderez, parce que vous croyez en Lui, parce que vous L'aimez, et que vous vous savez solidaires de ceux qui passent le meilleur de leur temps à Le prier et qui voudraient s'efforcer de toujours mieux L'aimer et mieux Le servir.*

*Parce que nous avons foi dans le Christ-Jésus, nous voulons, en posant cette première pierre, prendre l'engagement, et nous vous demandons de le prendre avec nous, de Le mettre, Lui la Pierre vivante sur laquelle Dieu veut que nous bâtissions, plus véritablement à la base de toute notre vie, de notre vie personnelle et communautaire, de telle sorte que, unis à Lui et rassemblés dans sa charité, nous formions tous ensemble cet édifice spirituel destiné à croître chaque jour dans le Christ et à s'élever jusqu'à cette définitive et parfaite Eglise qu'est l'Eglise du ciel.*

*Puisque l'œuvre qui commence est une œuvre de foi, de foi commune dans le Christ Jésus, confions-la ensemble à S. Guénolé, à ceux qui furent avec lui nos pères dans la foi ; confions-la à Marie, à Celle qui a cru, qui a porté en Elle la foi de toute l'Eglise, et qui saura être jusqu'au bout la gardienne, le soutien, la Mère de notre foi.*



## AU MONASTÈRE

LES visiteurs nombreux ces derniers dimanches ont pu se rendre compte des bouleversements occasionnés par l'ouverture du chantier. Cela commença, dans la deuxième semaine de septembre, par l'abatage des châtaigniers qui longeaient le chemin d'accès jusqu'aux escaliers en dalles d'ardoise. Certains ont pu s'émouvoir en voyant tomber ces arbres aux belles frondaisons, tout prêts à donner leurs fruits, mais « nécessité fait loi » : le terrain se devait d'être déblayé pour permettre les nouvelles constructions.

Maintenant le bulldozer peut entrer en action. L'édification de l'Eglise abbatiale dans le sens de la plus grande pente du terrain nécessite d'importants nivellements ; et le temps presse car la cérémonie de pose de la première pierre est prévue pour le 6 octobre. Premier contretemps : le bulldozer attendu le 24 septembre, retardé sur un autre chantier, n'est à pied d'œuvre que le 27 ; mais il compensera son retard par un travail acharné et sans relâche. Il commence par entamer le pré, puis il descend en direction de la mer en dessinant les trois marches d'un immense escalier. La première marche, correspondant à la nef des fidèles, donne le niveau réel de l'Eglise ; plus bas, la crypte au-dessus de laquelle s'édifiera le sanctuaire ; puis, à la dernière marche, le chœur des moines abritant deux étages de crypte.

Simultanément, dès le 28 septembre, un deuxième bulldozer traçait dans le champ qui surplombe un nouveau chemin d'accès.

Deux bulldozers, cela fait du bruit ! C'est sur ce fond, particulièrement sonore, que devaient se faire entendre les deux conférences journalières de notre retraite annuelle qui se déroula du 23 au 30 septembre. On sut faire abstraction du bruit pour écouter la parole directe, persuasive et toute « monastique » du R.P. Lucien-Marie, supérieur du couvent des Carmes de Paris.

Cependant les travaux continuent, favorisés par un temps sec. La terre aussi s'y prête, suffisamment malléable. Arrivent les premiers jours d'octobre, aucune tranchée

n'est encore creusée, aucune fondation amorcée ! Pourtant grâce à un renfort de main-d'œuvre le 4 octobre, un mur sort de terre. Tout sera prêt pour le jour « J ».

Signalons, par ailleurs, quelques événements qui jalonnèrent le mois de septembre. L'afflux des retraitants ne s'est ralenti qu'après le 15 : prêtres et jeunes gens, en particulier J.M.C. à la veille d'endosser le col bleu, qui firent au monastère la connaissance des groupes d'amitié de « la Royale » de Brest. Nous recevions au début de ce mois un moine américain, étudiant en théologie au Collège St-Anselme de Rome. Point n'est question pour lui de rentrer au « home » pour les vacances. Il séjourne donc à Tours puis à Landévenec, et met à profit ce temps pour se perfectionner en français. On imagine difficilement un monastère de 224 moines (dont 124 prêtres) ayant pour œuvre principale la direction d'un grand et d'un petit séminaires totalisant 700 élèves. (Tout est à l'échelle du pays !) C'est pourtant le cas de son monastère Saint Meinrad (fondation d'Einsiedeln, 1854) situé dans l'Indiana.

Le 17 septembre, première entrée, en accord avec la rentrée scolaire, comme il se devait à un ancien instituteur ! C'est André, le premier des trois postulants que nous attendons.

Le samedi des Quatre-Temps, notre Révérendissime Père Abbé procède à l'ordination de nos frères Yves et Jean-Marie, qui se voient promus respectivement aux ordres mineurs d'Exorciste-Acolyte et de Lecteur.

Au terme de son séjour à l'abbaye, Mgr Badré, aumônier général de l'Armée, nous parle avec sa verve coutumière du Vicariat aux Armées. Apostolat difficile, car le Vicariat est un diocèse sans territoire qui empêche sur la juridiction des Evêques ; il comprend les soldats et leur famille (de 0 à 60 ans), différents échelons ayant chacun ses traditions ; il y a eu les délicats problèmes posés par la guerre d'Algérie...

Le mardi 25, Mgr Mazé, résidant au Carmel de Brest, nous fait la surprise d'une visite. Grandes sont ses préoccupations. Que deviennent les chrétiens du Vietnam qu'il a du quitter ? Les quelques nouvelles qu'il reçoit le réconfortent cependant ; son petit séminaire en particulier fonctionne toujours.

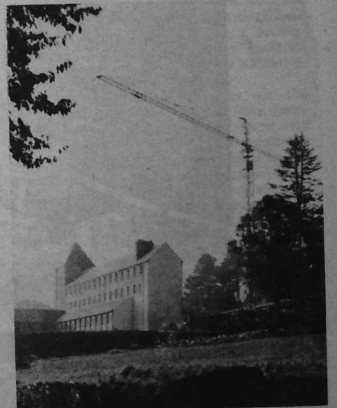
Dès le surlendemain du 6 octobre les travaux reprennent. Les terrassements ne devaient s'achever qu'au soir du 20. Depuis ce moment le lent travail des fondations se poursuit, mené avec entrain par une équipe d'une douzaine d'ouvriers. C'est ainsi qu'on voit peu à peu sortir de terre les soubassements des parloirs, puis de l'entrée des fidèles.

Actuellement l'ensemble « Porterie-nef des fidèles » se dessine nettement, les lignes de pierre blanche de Telgruc se détachant sur le brun foncé de la terre. Et déjà arrivent sur le chantier des moyens puissants qui accéléreront le rythme du travail. Le 12 novembre, on dressait un imposant silo à ciment d'une contenance de 25 tonnes, premier élément d'une centrale à béton automatique. Quelques jours plus tard sont débarquées les pièces détachées d'une grue qui pointera à 30 mètres.

Pendant qu'au chantier s'affairent les ouvriers malgré le temps parfois pénible, le monastère continue sa vie laborieuse. En cet automne le travail n'a pas manqué. Presque quotidiennement une longue file « encapuchonnée » se rend aux travaux des champs : arrachage des betteraves, ramassage des pommes, etc... Le deuxième renfort arrivait heureusement, le 11 octobre, en la personne de notre 2<sup>e</sup> postulant, et vingt jours plus tard, c'était pour les fr. Odon et Bernard — ainsi se nommeront-ils désormais — le début du postulat... Mais où reste le 3<sup>e</sup> mousquetaire ? Pardon, c'est un marin. Le 31 octobre il se faisait démobiliser ; il sera des nôtres le 13 novembre, jour où nous fêtons « tous les Saints de notre Ordre » : patronage de bon augure !

Si c'est une joie pour nous de recevoir de nouveaux « confrères » c'est avec le même sentiment que nous accueillons nos frères en S. Benoît. Dans les premiers jours d'octobre le R. P. Prieur de Kergonan, D. Blazy, était notre hôte, continuant ainsi la tradition des rapports fraternels entre nos deux maisons, amorcée par le Révérendissime Père Dom de Mazure. Plus rapide était le passage, le 15

octobre, de Dom Emmanuel de Miscout, abbé de Timadeuc. Visite d'un autre genre que celle du R.P. Tranvouez, qui eut l'amabilité de nous exposer les grandes lignes de l'enquête sur la vie religieuse de la presqu'île de Crozon ; enquête préparatoire à la mission cantonale de 1964. Elle fournit de précieux renseignements aux plans démographique, social et religieux. Ainsi elle nous apprend que dans la presqu'île, la population est en baisse sauf à Camaret et à Lanvéoc (côte



Nord) ; que le secteur le plus vivant est celui de la pêche, à l'Ouest (marins-pêcheurs, constructeurs, mécaniciens, commerçants) par opposition à l'agriculture, cantonnée à l'Est ; que la pratique religieuse est meilleure dans le milieu marin que dans le milieu paysan et ouvrier...

Le 11 octobre, grâce à un poste ami, nous avons la satisfaction de suivre sur l'écran de la télévision les cérémonies fastueuses de Saint Pierre. Images inoubliables.

Dom Yves de La Haye reçoit le Sous-Diaconat le samedi des Quatre-Temps d'Avent dans la chapelle du Grand Séminaire de Quimper des mains de S. E. Mgr. Favé.

Le 30 novembre, le R<sup>m</sup>e P. Abbé reçoit les vœux de ses fils à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire de sa prise en charge de la communauté; c'est en effet, en 1937, que le Révérend Père Louis-Félix fut nommé Prieur de l'Abbaye de Kerbénéat — avant d'en être intronisé Abbé en 1945, en la même fête de S. André. Il a eu l'incomparable joie du pasteur de voir son troupeau s'accroître au cours de ces cinq lustres : il a reçu à la profession monastique la presque totalité des membres de la communauté actuelle de Landévennec.

*Dominus conservet eum !*



Un aspect du chantier fin novembre

## DANS L'ORDRE MONASTIQUE

Nous avons déjà annoncé la fondation entreprise par l'Abbaye de Pradines à Bouaké, en Haute-Volta. Les premières moniales sont parties en juillet dernier ; en attendant de pouvoir habiter leur propre monastère, elle se soucient du contact avec le pays, ses habitants, ses coutumes.

En Haute-Volta, ce sont les moniales de Valognes (Manche) qui s'établissent à Koubri, au diocèse de Ouagadougou. Dans un pays qui compte 185 000 chrétiens, 995 000 musulmans et 2 700 000 païens, elles apporteront la vie contemplative à des « populations ouvertes à l'appel de Dieu et où le nombre

augmente sans cesse des chrétiens et des chrétiennes qui cherchent soit le centre de recueillement, soit même un état de vie contemplative. » (Mgr Zougrana, archevêque africain de Ouagadougou.) Les premiers départs étaient prévus pour l'automne.

Le 25 juin dernier, Son Excellence Mgr Thiandoum, archevêque de Dakar, a béni la première pierre du monastère de Keur-Moussa, fondé par les Bénédictins de Solesmes. Le Père Supérieur de la nouvelle fondation traçait ainsi le mené dans le monastère : « ... Au regard de la foi, c'est la prière qui est vraiment le ressort de toute activité vraiment surmatérielle dans le monde, et des vies consacrées à la prière sont indispensables pour que ce ressort ne se détende pas... La fécondité de l'institution monastique est attachée à sa fidélité à l'esprit de retraite, de silence et de prière. Si elle a laissé dans l'histoire la trace d'une influence civilisatrice profonde, c'est que s'est réalisée par elle la parole de l'Évangile : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît... Une seule chose est nécessaire ». Et l'archevêque, dans

sa réponse, donnait aux moines ces directives : « Vous n'aurez pas à traverser le diocèse de Dakar, à être des missionnaires itinérants pour porter le bon message. Mais dans cette maison — maison de Dieu et maison de prière — vous aurez un rôle très grand... Nous savons que l'âme de tout apostolat, c'est la prière, et c'est par votre prière que nos missionnaires, nos religieuses, tous ceux qui se veulent actifs dans le diocèse de Dakar, pourront continuer de porter le message du Seigneur. Vous serez l'espoir de ceux qui peinent, de ceux qui doutent peut-être du succès de leur travail parce qu'ils pensent peut-être qu'ils ne sont pas assez proches de Dieu... Mais désormais ils sauront qu'il y a des personnes qui prient pour que leur apostolat aboutisse. » (HORIZONS AFRICAINS, n° 142, août 1962, p. 4 et 6.)

Les Bénédictins de Maredsous ont une fondation au Rwanda depuis 1958. Parmi les réalisations les plus importantes il faut signaler l'hôtellerie, qui permet de nombreux contacts grâce aux retraites, cercles d'études, sessions liturgiques. C'est le secteur de la liturgie qui marque la vie de la fondation : le monastère a la charge d'une paroisse qui joue le rôle de « paroisse-pilote ».

## NOS DEFUNTS

Seur Elisabeth, Fille du Saint-Esprit, Sainte-Anne d'Auray. — M. François Collie, Plouguerneau. — Mlle Daniéou, Crozon. — M. François Faniou, Plouzevé. — M. Jean-Marie Favé, Kerlouan. — Mme Louis Gogé, Saint-Vougay. — Mme Grall, Saint-Jean-du-Doigt. — Mme Louis Grall, Lanhouarneau. — M. Jean-Pierre Guern, Loc-Eguiner-Ploudiry. — M. Alain Jézéquel, Plounevez-Lochrist. — Claude Le Borgne, Saint-Vougay. — M. Jean-Yves Le Borgne, Saint-Vougay. — M. Le Borgne, Lanhouarneau. — Mme Vve Le Fur, Lanhouarneau. — M. Jean-Pierre Lesaint, Lanhouarneau. — Mme Vve Jean Leroux, Tremaouézan. — M. Le Moign, Châteauneuf-du-Faou. — Mme Vve René Mons, Saint-Vougay. — M. Louis Massignon, professeur au Collège de France. — Mme Vve René Mons, Saint-Vougay. — Mme Jean Paugam, Lanhouarneau. — M. Denis Péron, Lanneuffret. — Mme Péron, Locudy. — M. Alain Picart, Plougar. — Mme Vve Plousoulin, Brest. — Mlle Euphrasie Quillivéré, Gouyven. — Mme Prigent, Plouider. — M. René Quézner, Plouzevé. — Mlle Joséphine Savina, Douarnenez. — Hervé Quillivéré, Saint-Vougay. — M. Gaston Salatin, Brest. — Mlle Joséphine Savina, Douarnenez. — Mme René Sezec, Kerfeunteun. — Mme Yves Stéphan, Saint-Vougay. — M. Guillaume Tanquy, Plouescat. — M. Jean-Marie Tanquy, Saint-Vougay. — Mme Jean Vourch, Lanhouarneau. — M. Germain Hascoët, Orléans. — M. Gabriel Amiot, Plounevez-Lochrist. — M. François Appéré, Plouneventer. — M. Guy Bervas, Plounevez-Lochrist. — Mme Jeanne-Yvonne Bramoullé, Plouneventer. — M. Victor Brohan, Le Poulivren. — M. Jean-Pierre Conseil, Plounevez-Lochrist. — Mme Jean Jolivet, Guipavas. — Mme Vve Hénaff et François Hénaff, Plouescat. — Mme Jean Jolivet, Guipavas. — M. Jean-Pierre Olivier, Lanhouarneau. — Mme Joseph Potin, Plounevez-Lochrist. — M. Marcel Ramonet, Plou-Brest-Lambézellec. — Mme Louis Ropars, Plounevez-Lochrist. — Mme Jean-Marie Roudaut, Plouneventer. — M. le chanoine Mal, aumônier des filles du St-Esprit Saint-Brieuc. — M. l'Abbé Cudennec, Recteur de Pouldergat.



## LE T. R. PERE ODON JOUFFREY PRIEUR

Pourquoi ne pas l'avouer ? Il y avait en notre Père Odon une telle finesse d'esprit, une telle délicatesse de sensibilité, une telle profondeur de silence et d'humilité, qu'à vouloir évoquer son souvenir, on ne pouvait s'empêcher de craindre, soit de trahir par des touches excessives les nuances subtiles de sa personnalité, soit de faire apparaître dans un jour indiscret ce qui demeure en définitive « le secret du Roi ». Un silence plein de respect, d'attachement et de gratitude n'était-il pas le meilleur hommage qu'on pût lui rendre et rendre au Seigneur ? Cependant plusieurs de nos amis nous ont exprimé le désir de pouvoir, à travers quelques notes discrètes, retrouver le bienfait de son souvenir, de son contact. C'est pour eux que nous avons écrit ces lignes.

André Jouffrey naquit le 30 août 1907 à Orléans. Le souvenir qu'il gardait de ses parents permettait de pressentir tout ce qu'il avait pu recevoir au sein de ce foyer admirablement chrétien. Plus qu'un souvenir, c'était pour lui une présence vivante des siens. Il avait constamment sous les yeux, à sa table de travail, les images mortuaires de son père et de sa mère encadrant son crucifix. Ils lui avaient appris à connaître, à aimer, à servir Jésus-Christ. C'est en Lui désormais que continuellement il les rejoignait.

Élève excellent du collège Ste-Croix, congréganiste de la Ste Vierge à laquelle il avait voulu, dès l'âge de quatorze ans, se consacrer « pour toujours », André entra comme naturellement au Grand Séminaire d'Orléans. Quelques notes spirituelles de cette époque nous permettent de saisir sur le vif l'âme sérieuse et profonde du séminariste : son besoin de droiture, de dévouement, son désir d'humilité, d'effacement, de véritable prière, de vie entièrement donnée. Chacune de ses ordinations marque une étape de sa vie spirituelle dans sa marche vers le sacerdoce. Le service militaire ne serait pas une interruption dans la poursuite de son idéal. L'ambition du jeune sous-lieutenant n'allait-elle pas être de garder le contact avec le Christ et de Lui rendre témoignage par le rayonnement de sa bonté ?

A l'approche du sous-diaconat, le séminariste veut, sous le regard de Dieu mettre définitivement au point une question qu'il se pose depuis déjà quelques années : celle de son entrée à l'Oratoire dont il apprécie de plus en plus l'idéal sacerdotal, intellectuel et apostolique. Avec l'agrément de Monseigneur Courcoux, son évêque, il y entrera au lendemain de son ordination au sacerdoce.

Après un court séjour comme professeur de lettres au collège de Pontoise, il sera appelé comme professeur de dogme à la maison de formation des jeunes Oratoriens. Ses cahiers soigneusement rédigés de cette écriture toujours calme et distinguée, témoignent de ce que fut toujours sa méthode de travail et d'enseignement. C'est une progression lente mais régulière, en dépendance étroite (peut-être un peu timide parfois), d'auteurs faisant autorité, avec un souci de clarté et d'ordonnance parfaites et de forme toujours achevée.

A sa tâche de professeur, le Père Jouffrey joint celle de confesseur et de directeur. Il aura une conscience particulièrement vive de sa responsabilité vis-à-vis de ces âmes de futurs prêtres qui lui sont confiées. Combien il aspire à être pour elles l'instrument, le simple instrument de Dieu ! Tout en s'adonnant à l'enseignement et à la direction, il préparera, en collaboration avec le R.P. Auvray, une édition des « Lettres de P. de Condren ».

1939. C'est la mobilisation, la guerre, puis, comme pour beaucoup d'autres, la captivité. Il y passera cinq ans, dans les barbelés d'un Oflag. Ceux qui l'y ont connu se rappellent sans peine sa tenue toujours correcte (ce n'était pas un mince mérite pour un prisonnier !), son sourire doux et discret, ses rapports sérieux et affables, son application à l'étude, à la prière, son zèle pour les offices liturgiques, pour le chant grégorien. Tout en aimant comme à l'ordinaire à s'effacer, il eut un rayonnement réel près de ses camarades, près des séminaristes et des prêtres du camp. « Vraiment, écrira l'un d'entre eux, j'ai rarement rencontré d'homme aussi fidèle et aussi délicat que le Père Jouffrey. » Et il ajoutera : « Plus on se donne à Dieu et plus on est présent aux hommes. »

Au lendemain de la captivité la confiance de ses supérieurs allait l'appeler à la charge de Maître des novices de l'Oratoire. Ce que fut alors son influence ? L'un de ses anciens novices nous écrira : « Ayant largement reçu de sa paix et passé près de lui une de mes années les plus heureuses, je veux vous dire combien je l'aimais, n'ayant, je crois, jamais rencontré un prêtre qui fit aussi peu écran devant Dieu. »

Cependant, depuis quelques années, le Père Jouffrey, poursuivi par l'amour et par l'appel du Seigneur, se posait intérieurement une nouvelle question : celle de sa vocation à une pure et simple recherche de Dieu au sein d'une communauté monastique.

C'est en 1947 qu'il vint frapper à la porte de notre monastère. Quelle allait être l'attitude de cet ancien professeur, de cet ancien Maître des novices devenu à quarante ans élève et « petit » novice ? Ce fut tout simple. Il fut comme naturellement le plus attentif, le plus ouvert et le plus docile des novices, et il s'intégra aussitôt et profondément à la famille monastique où Dieu avait conduit ses pas. Le noviciat lui apporta un réel épanouissement, et ce fut dans une paix et une joie rayonnantes que, le 8 décembre 1948, il fit profession.

Était-ce manque d'imagination de notre part ou harmonie préétablie chez notre nouveau frère ? Toujours est-il qu'il allait exercer tour à tour au monastère les charges qu'on lui avait jadis confiées à l'Oratoire. Après avoir été pendant quelque temps professeur de dogme et bibliothécaire, il devint Maître du noviciat. Tout en conservant cette dernière charge, il devint, à la mort du R.P. Bernard notre Révérend Père Prieur.

Prieur, il sut être pour ses frères un modèle de régularité et de dévouement humble et silencieux au service de la communauté. Il fut pour son Abbé, non seulement un consciencieux collaborateur, un conseiller extrêmement précieux, mais encore et surtout un fils rempli de cette « affection humble et sincère » que St Benoît recommande aux siens. On ne pourra oublier en communauté ni les commentaires de la Règle qu'il pouvait faire en l'absence du Père Abbé, ni les vœux qu'à certaines occasions il exprimait officiellement à ce dernier de façon à la fois si distinguée, j'allais dire si solennelle, et en même temps si vraie, si délicate, tant au point de vue humain qu'au point de vue surnaturel.

Maître des novices et des clercs, malgré un certain abord réservé, fruit de son profond respect et de son extrême délicatesse, il sut s'attacher les siens par un dévouement plein de compréhension et de bonté. Il savait si bien écouter. Il avait une telle façon d'encourager. Il communiquait sa foi. Il rayonnait sa paix.

Le Père Odon aimait la clôture monastique à laquelle il était fidèle. Cependant l'obéissance lui confia, de loin en loin, quelques ministères de retraite, notamment près de communautés contemplatives. Son passage fut pour toutes une grâce. Plusieurs nous ont assuré qu'elles en demeurent marquées.

Une des dernières conférences qu'il eut ainsi l'occasion de donner était sur la mort. « Quand sera-ce ? L'attente ne saurait être longue. Que le Seigneur daigne accéder à notre désir de nous abimer dans son infinie Lumière... Quand vivrons-nous éternellement en Lui dans le don total de notre être ? Seigneur, fais-moi mourir, car je veux Te voir. »

Le Seigneur ne tarderait pas à répondre à cette attente, à cet appel. Il viendrait soudainement, obscurément, l'enveloppant une dernière fois de son silence pour l'introduire au plus profond de son mystère. La mort, comme toute la vie de ce vrai moine, allait être « cachée avec le Christ en Dieu ». Mais le bruit de cette mort allait être pour lui, il demeure pour nous et pour tous ceux qui l'ont connu avec nous : la PAIX.

« Dans la fidélité et la douceurs Dieu l'a sanctifié. »  
« Heureux les artisans de paix. »

### On renouvelle son ABONNEMENT

ordinaire 4 F. — de soutien 8 F.  
EN JANVIER

Nous remercions les lecteurs qui ont déjà réglé l'année  
1963

*Defensor de Ligugé, Le Livre d'étincelles*. II, (Ch. 33-81). Ed. du Cerf, Coll. : Sources Chrétiennes ; Série des Textes Monastiques d'Occident, 350 pages.

Le 1<sup>er</sup> volume de ce florilège a été analysé dans PAX de janvier 1962. Avec celui-ci, nous possédons l'œuvre complète de Defensor ; et les tables achevées de nous faire bénéficier des recherches érudites de Dom Rochais.

On sait qu'il s'agit d'un recueil composé aux alentours de l'an 700 (« époque infortunée, pauvre en documents et dans laquelle la moindre miette est tenue pour gâteau de roi ») de pensées et sentences extraites de l'Écriture et des Pères. Les auteurs préférés sont les Proverbes, l'Écclésiastique, S. Matthieu, S. Paul (rien n'est tiré des Psaumes, mais on les connaissait par cœur !), S. Jérôme, S. Grégoire le Grand, S. Isidore de Séville. On ne s'étonnera pas de l'ambiguïté de certains textes trop courts et isolés de leur contexte, ni des erreurs, parfois amusantes, de transcription ou d'attribution. 350 manuscrits encore existants, 24 éditions de ce « manuel du chrétien » prouvent son succès dans les siècles passés. On pourrait en résumer l'esprit par ce mot de S. Cyprien (cit. 77, 20) : « L'enseignant et réalise un caractère solide ; il est maître de foi, a tracé les chemins du salut ; il exprime et réalise un caractère solide ; il est maître de vertu ; il fait demeurer à jamais dans le Christ et sans cesse vivre pour Dieu, atteindre enfin aux promesses célestes et aux divines récompenses. »

*L'Eglise en Dialogue*. Paris, Edition du Centurion, 1962, 128 p., 7,10 NF.

Les « Humanités chrétiennes » de Strasbourg, dans le cadre de leurs conférences d'hiver, ont voulu consacrer, en novembre 1961, trois soirées au problème de l'union des chrétiens. Ce sont les quatre conférences prononcées à cette occasion que l'on trouve dans ce volume : deux orthodoxes traitèrent l'un du « sacerdoce universel des laïcs » (Paul Avdokimov) et l'autre de « La présence de l'Eglise d'Orient en Occident et son influence » (Mgr Cassien) ; le pasteur Boegner, protestant, parla du « Conseil œcuménique à l'approche du Concile du Vatican » ; le cardinal Allink, archevêque d'Utrecht et primat de Hollande, entretint les auditeurs des « Aspects de l'union des chrétiens ». Les conférences sont précédées d'une lettre-préface du Cardinal Bea et d'une Introduction de Mgr Elchinger, évêque-coadjuteur de Strasbourg.

« Ces trois soirées, écrit Mgr Elchinger, ont donné à beaucoup d'auditeurs « l'impression d'un dialogue » entre l'Eglise catholique et les représentants éminents d'autres confessions

## BIBLIOGRAPHIE

chrétiennes. La lecture de ces pages étendra ce dialogue en aidant les chrétiens à mieux se connaître et à mieux s'aimer, répondant au souhait du pasteur Boegner : « J'ai l'impression que je dois être le porte-parole d'une réflexion mais aussi d'une grande espérance et d'un grand amour. »

*Les Encycliques Sociales*. Introduction générale de Mgr Pavan ; présentation par le P. Remy Munsch, a. a. Edition du Centurion, 1962, Collection « Qu'en pense l'Eglise ? », 448 p., 15,50 NF.

Le pape Jean XXIII, dans *Mater et Magistra*, a fortement insisté pour que la doctrine sociale de l'Eglise soit mieux connue et mieux vécue. Encore fallait-il un instrument de travail donnant en un seul volume le texte entier des Encycliques sociales ; c'est maintenant chose faite avec ce recueil. On y trouve le texte français de *Rerum novarum* et de *Quadragesimo anno* ; de Pie XII, le choix s'est limité au Radiomessage du 1<sup>er</sup> juin 1941, à des extraits de l'important Message de Noël 1942 et au Discours du 14 mai 1942 ; l'encyclique *Mater et Magistra*, de Jean XXIII, est donnée dans le texte latin officiel, suivi d'une traduction française publiée par la *Typographie vaticane*. Chacune des Encycliques est précédée d'un sommaire complet et comporte, en cours de texte, de nombreux titres et sous-titres.

Une Introduction générale de Mgr Pavan, vice-président des Semaines sociales des catholiques d'Italie, situe chaque document dans son contexte historique, puis en donne les grandes lignes. « Qu'en pense l'Eglise ? » Mgr Pavan résume ainsi la doctrine sociale de l'Eglise : « L'homme doit être traité, sur le plan économique et social, comme une personne, et son travail estimé comme l'expression directe de sa personnalité. C'est là le leitmotiv le plus profond de l'enseignement de Léon XIII et celui de ses successeurs. » (p. 35)

Un « Index analytique des thèmes » termine le recueil et fournit un précieux instrument de travail.

Henri Bars, *Dimanche à la Clarté*. Paris, Fleurus, tome I, 1960, 282 p., 7,90 NF, tome II, 1962, 240 p., 9,50 NF.

Bien que l'auteur s'en défende modestement, nous avons dans ces petits volumes (I de l'Avent à l'Ascension et II de la Pentecôte à l'Avent) une vraie *Année Liturgique* à l'usage des fidèles aussi bien que des prédicateurs. Une forte doctrine biblique et théologique, sous une simplicité



d'expression très appréciée comme il convient à des sermons prononcés pour une bonne part devant le groupe de paroissiens de N.D. de la Clarté en Ferros-Guirec : c'est bien une prédication liturgique vécue au profit de chrétiens de notre temps.

Qu'il s'agisse du premier tome, fortement charpenté par les thèmes essentiels des temps liturgiques ou du second qui monnaie, au long du temps de la Pentecôte, l'enseignement maternel de l'Eglise, la méthode est la même : s'inspirant tantôt des oraisons du jour, tantôt de l'épître ou de l'évangile et, toujours, ce sentiment direct de la psychologie de l'auditoire, où il nous plait de déceler une touche newmanienne.

**Dom Louis Gaillard, Histoire de l'Eglise.**  
tome III, Beauchesne, Paris, 1962, 120 p.

Faute de recul suffisant, Dom Poulet arrêteait le tome II de son manuel d'Histoire de l'Eglise en 1914 : Dom Louis Gaillard prend le relais et le conduit jusqu'à nos jours. Dans le rayonnement des trois grands Papes, Benoît XV, Pie XI et Pie XII, avec toute la latitude que permet le cadre nécessairement restreint d'un manuel, l'auteur exprime la vie de l'Eglise en ce demi-siècle, plus incarnée que jamais dans l'histoire humaine, depuis les approfondissements doctrinaux jusqu'à l'œuvre missionnaire, sans négliger les imbrications sociales et politiques. L'ouvrage s'achève par un bref aperçu de l'état de l'Eglise en chaque pays du monde : la sécheresse inévitable de cette nomenclature n'altère en rien l'impression profonde de catholicité qui s'en dégage.

D'aucuns regretteront peut-être le style plus personnel de Dom Poulet ; ici, l'auteur s'efface devant les faits et l'exposé toujours précis devient dense presque à l'excès. On a pensé aux usagers de ce manuel et voulu concilier brièveté et abondance.

Si sur bien des points : mouvement liturgique, doctrine sociale, paix, apostolat des laïcs, unité... l'exposé a quelque chose d'inachevé, cela tient aussi à l'histoire : c'est le reflet même d'une Eglise en marche et ce n'est pas le moindre mérite de l'ouvrage que d'orienter résolument vers l'avenir.

**Mgr Jean Kerlévéo, L'Eglise catholique en régime Français de séparation, Paris, Desclée 1962, t. III : Le prêtre catholique en droit français, 33 NF.**

Ce volume en 8<sup>e</sup> de près de 600 pages est la suite des premières études déjà parues, en 1952 (rééditée en 1962) : L'occupation des églises par le desservant et les fidèles ; en 1956 : Les prérogatives du curé dans son église qui avec les volumes annoncés sur Les manifestations extérieures du culte et sur Les presbyteres constitueront une authentique Somme de droit ecclésiastique français.

Le présent tome III, tout aussi pratique que les précédents, se plaçant sur un plan plus général, détermine l'espace juridique de ce sujet de droit original que ne peut manquer d'être le prêtre dans l'exercice de ses droits et devoirs civiques et professionnels.

L'exposé, nourri de considérations historiques pertinentes et d'une documentation pratique et précise, se développe autour de deux

considérations essentielles : le prêtre est un citoyen comme les autres — rien d'un Français de seconde zone —, mais, inévitablement, sa situation morale et sociale très spéciale réagit sur le droit commun, en sa faveur comme à ses dépens.

Citons, par exemple, le petit chapitre, au début, très caractéristique, sur le port du costume ecclésiastique (tout autre chose qu'un succès de curiosité...) et, dans le magistral exposé sur la situation du prêtre en droit pénal, le brûlant sujet de l'enseignement religieux, et encore ces dispositions, en droit social, du prêtre ou du religieux, si facilement méconnues de part et d'autre.

Une table détaillée rend aisé le maniement de cet important ouvrage ; elle est suivie d'une table analytique portant sur l'ensemble des trois volumes publiés.

Collection Jalons, Paris, Fayard, 1962 :  
1. J.M. Aubert, Recherche scientifique et foi chrétienne, 126 p. — 2. André Tunc, Dans un monde qui souffre, 143 p.

1. Le but de l'auteur est de faciliter au croyant qui est en même temps un scientifique l'unification de sa vie par une meilleure compréhension du double courant qui l'alimente.

Pour cela, on recherche « les conditions de l'unité » : « rencontre de Dieu dans la création loyale entre « la révolution scientifique et ses répercussions » et « la foi chrétienne et ses exigences », puis par l'examen de problèmes qui mettent aux prises science et foi : matière et esprit, vie (on soulignera la mise au point sur la notion même de « vivant »), liberté.

Deux chapitres étudient « la réalisation de l'unité » : « rencontre de Dieu dans la création » car les créatures sont l'objet et l'œuvre continue de Dieu, « un peu du « visage » de Dieu qui se découvre », et « rencontre dans le Christ en qui se fait le retour des créatures vers Dieu. Ces deux chapitres sont remarquables et donnent une vision chrétienne de l'univers.

Un exemple de cette unité nous est donné par le Père Teilhard de Chardin : comment le comprendre ? quels sont les jalons de sa doctrine ? Au milieu de tant d'ouvrages plus ou moins proches de l'apologie sans mesure ou du pamphlet on saura gré à l'auteur d'avoir abordé le problème avec loyauté et sympathie.

La science, loin d'être ennemie de la foi, y conduit l'esprit qui réfléchit ; telle est la conclusion essentielle du livre. La lecture en est parfois ardue mais combien enrichissante à qui veut bien fournir l'effort !

2. Un long exposé de la misère dans le monde, avec chiffres et faits à l'appui, veut faire prendre conscience de cette souffrance : faim, maladies, opérations... inséparable de la condition humaine mais aggravée encore par la peur, la haine... Pour éviter le pessimisme pensons à la « jeunesse de l'homme » : le monde actuel se transforme à une vitesse accélérée et la « montée du Pensant » laisse prévoir un changement plus radical encore. On retrouve ici les idées du Père Teilhard de Chardin. Devant un tel avenir, il faut « construire la terre » dans une ambiance d'entraide, de paix et d'amour, et, malgré tout, « garder le regard clair ».

On aimera l'optimisme qui anime ces pages, pas un optimisme béat, mais le véritable opti-

smisme chrétien qui sait assumer cela même qui pourrait nous décourager. Ce ne sont pas seulement les jeunes qui tireront profit de cette lecture ; les adultes eux-mêmes et particulièrement les éducateurs prendront une conscience plus vive des besoins de l'humanité et de leurs responsabilités à l'égard de la jeunesse qui se confie à eux.

M.-D. Poinset, Thérèse de Lisieux, témoin de la foi, III, de A. Huet, Coll. « Super », Ed. G.P., Paris 1962, 408 p., 17,50 NF.

On a déjà tant écrit sur la « Petite Sainte » qu'une nouvelle biographie soulève une certaine appréhension. Mais ici la crainte fait bien vite place à une grande joie du cœur et de l'âme. Appuyée sur les meilleurs documents (dont certains non encore accessibles au grand public), et discrètement dirigée par un maître éminent en spiritualité thérésienne et sanjuaniste, cette étude, dans un contact vivant et personnel, nous livre l'âme de la Sainte, sa « petite voie » à la fois si neuve et spontanée dans son expression et si enracinée dans la tradition évangélique et carmélitaine (ce que suggèrent admirablement les textes de S. Jean de la Croix venant faire les textes de S. Jean de la Croix venant faire les textes de la vie mortelle). Chaque étape de sa vie, de l'enfance, noviciat, consommation, est une monnaie dans la foi, toujours délicatement soulignée. La présence de la Croix, à laquelle elle se livre jour après jour, vient dilater son âme dans la charité du don total. N'avoue-t-elle pas elle-même qu'elle ne se rappelle pas avoir jamais rien refusé à Dieu ?

Quand nous aurons ajouté que le style est des plus alerte et qu'il contribue parfaitement, aidé en cela par les illustrations, peut-être étonnantes de prime abord, mais si évocatrices, si « transparentes » même, à recréer l'ambiance de l'époque, on comprendra que la lecture paraît si facile, si vite achevée. On regrette même — mais cette réserve comporte sa part d'éloge — que la partie consacrée à la vie carmélitaine soit un peu brève par rapport à l'ensemble de l'ouvrage.

Henri de Lubac, La pensée religieuse du Père Pierre Teilhard de Chardin, Paris Aubier, 1962, 380 p., 13,20 NF.

L'auteur est un théologien éminent et ses relations d'amitié avec le Père Teilhard lui ont permis de connaître sa pensée la plus profonde par la lecture d'ouvrages encore inédits, de lettres, de notes personnelles. Nul n'était donc plus à même de comprendre l'œuvre du Père Teilhard. C'est sur sa « pensée religieuse » que le Père de Lubac s'attarde car elle est l'essentiel, et l'auteur souligne l'importance primordiale du problème spirituel.

« Le Milieu divin » constitue la clef de l'œuvre teilhardienne : cet « essai de « vie intérieure », que l'auteur indique le sous-titre, est une « exhortation » qui nous pousse à agir suivant trois lignes de force : en chacune de nos actions tendre vers la fin ultime située « au-delà nous », de seulement de chaque chose individuelle mais de l'ensemble des choses « — voir Dieu en toute chose, en tout être car « il m attend à chaque instant dans l'action, dans l'œuvre du moment » — accepter toutes les « passivités », non seulement de croissance mais de diminution sanctifiées par le Christ en Croix, et parmi ces passivités, la mort.

Cette spiritualité est parfaitement traditionnelle : certains ont voulu trouver dans le Père Teilhard une spiritualité « positive », fondée sur la seule consécration du créé mais, en fait, « la notion de passivité est capitale pour le P. Teilhard » et dans le monde à venir la Croix sera encore et toujours présente : le rôle du chrétien sera de lui donner son sens profond par la foi, la foi en la victoire du Christ et en la transfiguration du monde par cette résurrection. Mais la part de nouveauté est indéniable : c'est le rôle attribué à l'homme et à son travail dans une vision dynamique du monde : l'homme est responsable de la marche et du progrès du monde et, plus encore, « le fidèle découvre qu'il peut et doit, autant et plus que l'incroyant, se passionner pour un progrès de la terre, requis pour la consommation du Règne de Dieu. Homo sum. Plus et ego. Et cependant, la force ascensionnelle du détachement demeure intacte. » (Note sur la notion de perfection chrétienne).

Certes, l'œuvre du Père Teilhard n'est-elle pas sans défauts, et le Père de Lubac dans son superlatif qui agacent ou choquent dans un « super-amour... », analogies qui porteraient à ramener les réalités spirituelles au niveau des réalités « biologiques ». Plus grave : on peut se demander si le P. Teilhard, tout en distinguant les deux plans naturel, et surnaturel, a suffisamment marqué cette distinction, ou bien en montrant dans le Christ « la synthèse de l'Univers créé et de son Créateur » n'a-t-il pas paru plus ou moins naturaliser le Christ ? et n'est-on pas en droit de parler d'une « extrapolation risquée » à propos de sa pensée religieuse ? Le Père de Lubac cherche, au-delà des « formulations aberrantes », leur sens profond, véritablement chrétien.

Un tel livre marquera une date dans les controverses autour du Père Teilhard : il ne les clôt pas, bien des problèmes subsistent encore, mais la paix, la compréhension qui animent l'auteur aideront efficacement les esprits et les âmes. Souhaitons qu'il dissipe définitivement certains malentendus et fasse justice d'accusations blessantes et imméritées par le Père Teilhard de Chardin.

Jean Christin, Les Adolescents. Thèmes pour recollections, échanges et veillées, Paris, Ed. du Centurion, 1962, 237 p., 12,35 NF.

Prolongeant ses « Retraites et recollections pour pré-adolescents », l'auteur veut apporter le fruit de son expérience pour l'éducation de la foi des adolescents de 14 à 16 ans.

Une première partie expose « comment se façonne la physionomie religieuse de l'adolescent » et étudie « les besoins existentiels des adolescents : besoin de sécurité, de vérité objective, de communauté ».

La seconde partie veut donner une réponse à ces besoins à travers des thèmes de retraites ou de recollections, des sujets de réflexions, des veillées. De nombreuses citations scripturaires forment la base solide de ces retraites mais on trouve aussi des lectures d'auteurs contemporains, aux chansons du P. Duval, de Jacques Brel et de Brassens.

Une table des matières détaillée et un index rendront d'appréciables services.

Sans d'ite, comme le remarque le R.P. Rey-Herme, dans sa préface, ces « témoignages ne sauraient être considérés comme des recettes, des « trucs » universels », mais les prêtres et des éducateurs chrétiens y trouveront une méthode qui donnera une plus grande efficacité à leur action près des jeunes.

**Max Thurian, l'Unité visible des Chrétiens et la tradition.** Presses de Taizé, 1961, 125 pages

Écrit « à l'intention du Conseil œcuménique des Églises et en pensant au deuxième Concile du Vatican », le livre du Pasteur M. Thurian exprime la pensée protestante œcuménique sur les problèmes de l'unité visible des chrétiens, de la tradition et de la prière pour l'unité.

Les chrétiens sont unis invisiblement et fondamentalement dans l'existence de Dieu et son dessein est de rassembler tous les hommes dans une unique famille. Il y a des schismes mais malgré eux il existe une unité visible de l'Église : les deux signes de cette unité sont l'Écriture, universellement acceptée par les chrétiens, et le baptême ; un autre signe en est la prière commune : le Pater (quel commentaire émouvant le Frère Thurian en donne !), les psaumes, la confession des symboles des Apôtres et de Nicée. Ces éléments nous feront découvrir une unité visible plus étendue dans la diversité des traditions.

Le problème de la tradition est au centre du dialogue œcuménique, et on peut envisager la tradition sous un triple point de vue : elle est la vie de l'Évangile dans l'Église, l'acte par lequel l'Église transmet l'Évangile, le donné résultant de cette vie et de cet acte de l'Église.

La prière pour l'unité est d'abord la prière du Christ à son Père et elle devient notre prière dans le Christ par l'Esprit-Saint. Ce n'est pourtant pas une prière individuelle mais une prière communautaire, ecclésiale, elle est prière dans l'Église et par l'Église, prière de l'Église en marche vers le royaume. Et l'auteur détaille les grandes intentions communes de cette prière : approfondissement de l'unité invisible des chrétiens entre eux par un approfondissement de la grâce baptismale en chacun d'eux, unité visible dans la prière et dans la foi. Une telle prière reste possible malgré les convictions particulières des protestants et des catholiques.

Écrit d'abord pour des lecteurs protestants, le livre du Pasteur Thurian peut beaucoup pour le dialogue avec les catholiques : ceux-ci en tireront profit, ne serait-ce qu'en perdant sur le protestantisme d'aujourd'hui bien des idées dépassées depuis le renouveau de l'œcuménisme. Souhaitons que soient nombreux les lecteurs de ces pages, animées, elles aussi, par un amour fraternel.

**Roger Schutz, Vivre l'Aujourd'hui de Dieu.** Presses de Taizé, 1959, 144 p., 7,50 NF.

A travers ces pages sereines, le Frère Prieur de Taizé veut nous faire entendre le message de sa communauté « qui se veut à la fois insérée dans le monde et au cœur de l'Église, dans la pleine conscience du drame de la division des chrétiens. »

Nous sommes d'abord invités à réfléchir sur quelques-unes des dominantes du monde contemporain : recherche de l'unité à l'échelle planétaire, accélération de toutes les évolutions, division en deux blocs politiques correspondant à deux idéologies apparemment opposées, désir

de « vivre sa vie ». En face, sont alignées les « valeurs dominantes de la vie intérieure » : une règle de vie, la contemplation, c'est-à-dire « cette disposition dans laquelle l'être est saisi dans sa totalité par la réalité de l'amour de Dieu ». Cherchant « dans quel sens pourrait se réaliser l'intégration de notre vie chrétienne au cours de la vie des hommes », l'auteur donne quelques indications pratiques très précieuses : simplifier notre existence, comprendre les hommes tels qu'ils sont, être faible avec les faibles et les petits de ce monde.

La communauté de Taizé se reconnaît une vocation œcuménique et son Prieur nous propose « la modeste réponse qui émane » de leur vie, à la fois active et contemplative. Les Frères s'efforcent de vivre les trois réalités qui constituent la vie monastique et contemplative : le célibat, qui « manifeste la volonté de devenir l'homme d'un seul amour », la communauté des biens qui « ne prend sa valeur que si nous vivons de l'aide de Dieu », l'acceptation d'une autorité qui « ne peut être que Christocentrique ; entraîner vers le Christ, mettre toute la continuité possible dans la marche de la communauté vers le Christ ».

Pour vivre cet aujourd'hui de Dieu, il s'agit uniquement de « laisser le Christ allumer en nous le feu de son amour ».

Souhaitons que ces pages soient pour tous les lecteurs l'occasion d'un effort pour « être davantage présents au monde dans la fidélité au Christ et plus soucieux de l'unité » (Card. Gerlier à l'auteur).

**Roger Schutz, l'Unité, Espérance de vie.** Presses de Taizé, Taizé, 1962, 174 p., 7,50 NF.

Dans le prolongement de « *Vivre l'aujourd'hui de Dieu* », l'auteur veut aider tous les chrétiens à faire naître un monde nouveau qui verra l'Unité se refaire entre eux tous.

C'est en vivant soi-même l'aujourd'hui de Dieu que l'on pressent le demain des hommes et qu'on les y prépare : une chose pourtant est essentielle : pour travailler efficacement à l'unité entre eux et surtout entre chrétiens, il faut d'abord faire l'unité en soi-même, être conséquent avec ses engagements premiers et assumer en toute occasion ses grandes décisions personnelles.

Mais qu'est ce monde auquel nous devons aller ? deux traits le définissent : civilisation de la technique, une technique qui vient, à son insu, désagréger le sens religieux de l'homme ; civilisation des masses qui opère une sorte de nivellement entre les hommes. Le monde chrétien se situe au sein de cette nouvelle civilisation de manière différente selon qu'il s'agit des vieilles chrétientés, des pays d'implantation missionnaire ou de l'Amérique latine qui réunit les caractères des deux autres zones.

Certains principes guideront notre manière de présence à ce monde : donner une bonne conscience à l'homme de la technique, lui faire entrevoir le sens de sa tâche immense ; bannir la peur : « l'homme ne craint rien lorsqu'il est fondé en Dieu. Il est alors à l'avance un homme victorieux. » ; participer à la répartition des biens matériels, et telle est aujourd'hui la grande question posée aux chrétiens par les hommes ; rechercher la paix pour affronter l'angoisse du monde qui vient : « commence par toi-même l'œuvre de paix, afin qu'une fois pacifié tu puisses apporter la paix aux autres » (St Ambroise). Une condition est requise pour notre présence au

monde : l'unité visible de tous les chrétiens, et dès lors quelques tâches précises s'imposent à nous : réhabiliter la condition chrétienne en nous identifiant à notre milieu humain afin qu'à l'exigence de sainteté de notre vocation chrétienne car « plus que jamais le monde a besoin de saints », renouveler ses forces dans l'Église. Quelques directives nous aideront à « répondre à toute heure et personnellement à la vocation œcuménique » : se tenir devant Dieu pour que vienne l'unité car c'est Lui qui fera cette

unité et nous avons à nous laisser pénétrer par son action ; laisser le Christ transfigurer en nous les ombres elles-mêmes et voir les autres dans sa lumière, les autres et soi-même ; ne pas regarder en arrière, serait-ce le seul jour d'hier. Ces pages, comme celles de « *Vivre l'aujourd'hui de Dieu* », demandent à être lues lentement, méditées devant le Seigneur car elles sont le fruit d'une réflexion, plus encore, elles nous apportent une grande espérance et un grand amour, et c'est la charité qui opérera l'unité.



## AMIS DE LANDÉVENNEC

**Membre donateur**  
M. André de Mijolla, Paris.

**Membre fondateur**  
(à titre posthume)  
Mme Antoine Ropars, Brest.

**Membre protecteur**  
Mme J. Rolland, Plougastel-Daoulas.

**Membres bienfaiteurs**  
Familles Baron - Le Cam, Landévennec.  
M. Henri Dailly, Vannes.  
Mme Desauvay, Le Relecq-Kerhuon.  
M. et Mme Albert Monot, Lesneven.

**Pour l'Église Abbatiale**  
on peut verser son offrande

AU C. C. P. H. GOUGAY 1145-34 RENNES

MERCI

